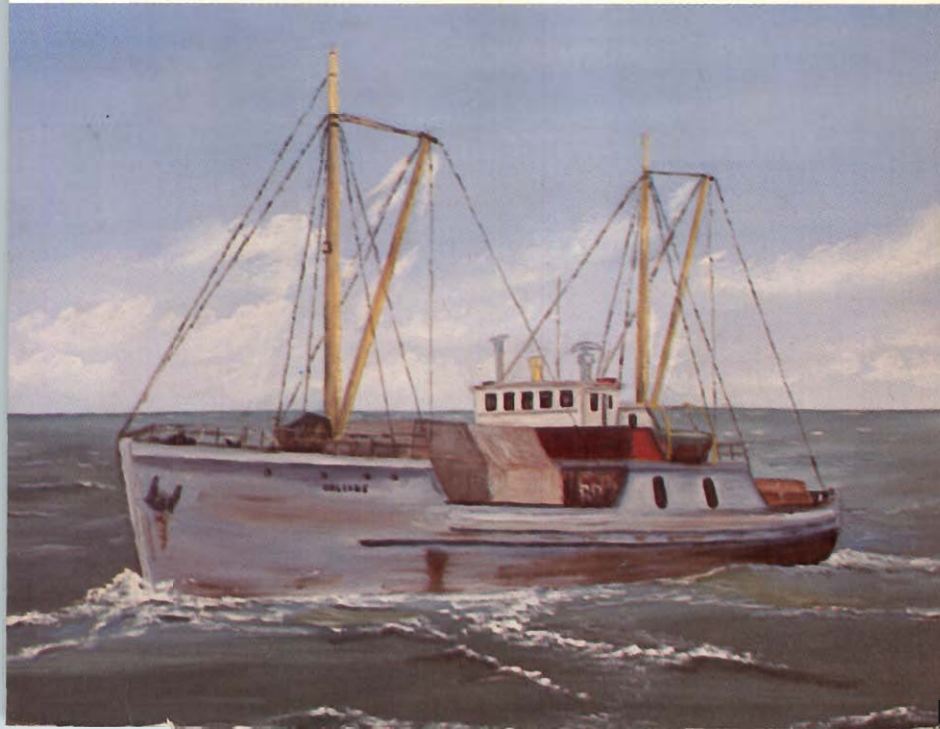


louis-a. santerre

de sept-îles à blanc-sablon

750 kilomètres par voie d'eau

LEWEL



de sept-îles à blanc-sablon

LIVRE ÉLAGUÉ - SHQ

Sur la couverture : L'*Orléans*, bateau construit dans la paroisse de Saint-Laurent (Ile d'Orléans) en 1946. Propriété de M. Ernest Coulombe, il faisait le trajet de Montréal à Blanc-Sablon. Tout en bois, il mesurait 39 mètres de long, 8,8 mètres de large et pouvait transporter 306 tonnes de marchandises. La peinture représentant l'*Orléans* est de l'artiste septilien Arsène St-Laurent et elle fait partie de la collection de Pierre Coulombe, petit-fils du propriétaire du bateau. (Photo : Gérard Vaillancourt.)

Maquette de la couverture : Jacques Léveillé

«Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur et de l'éditeur.»

ISBN 2-7609-4355-0

© Copyright Ottawa 1981 par Les Éditions Leméac Inc.
Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Québec
2^e trimestre 1981

Imprimé au Canada

louis-a. santerre

de sept-îles à blanc-sablon

750 kilomètres par voie d'eau

LE MÉLÉ

DU MÊME AUTEUR

Sept-Îles terre promise, Sept-Îles, Éditions du Vieux Fort, 1966, 96 p.

De Tadoussac à Sept-Îles, Montréal, Leméac, «Les Guides historiques et touristiques», 1971, 172 p.

*À mon fils Serge ;
très jeune, il a aimé cette région, la seule
où il accepte de m'accompagner en vacances.*

LA CÔTE-NORD

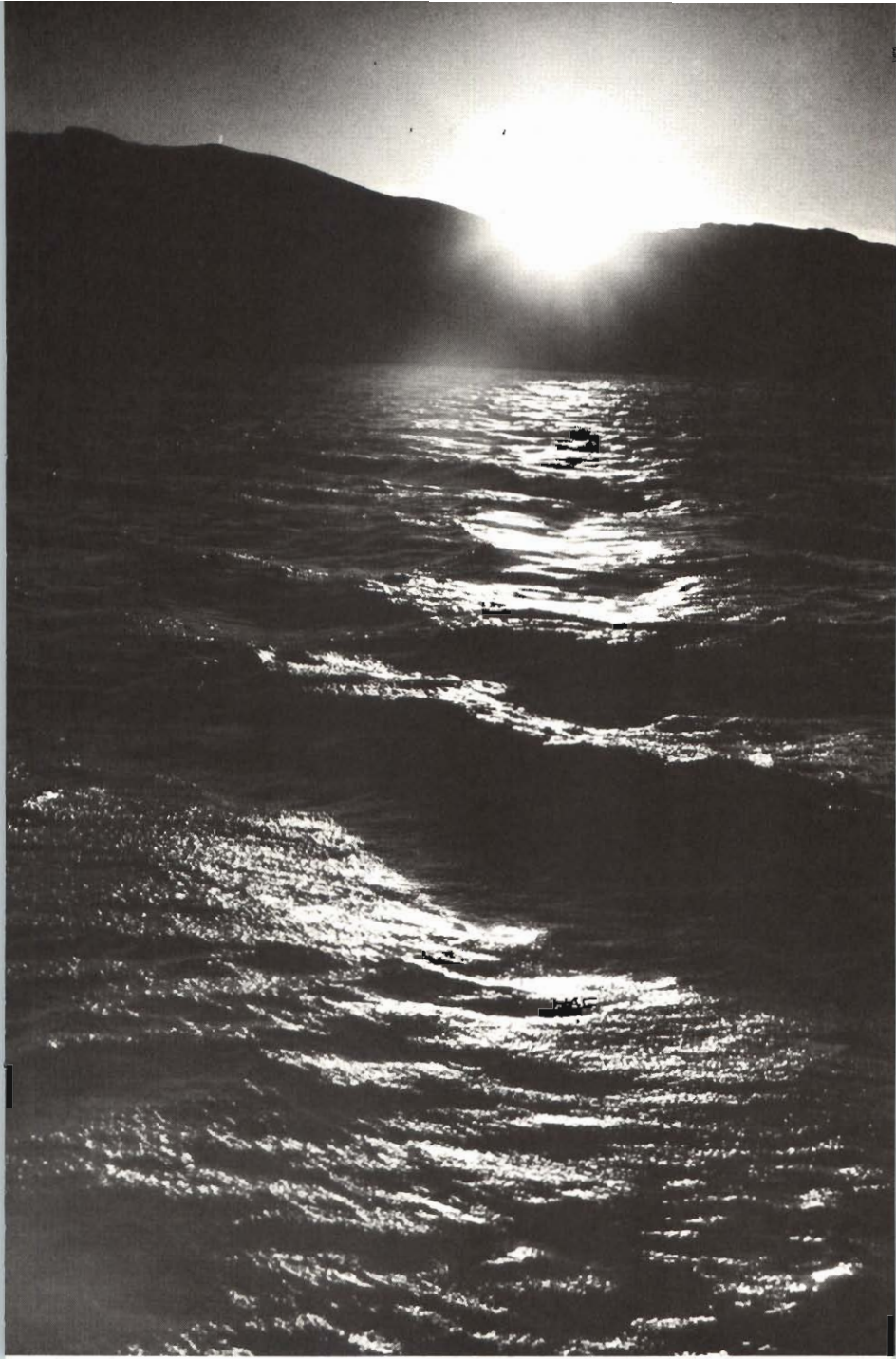
*Bordure du Saint-Laurent chargée de souvenirs
Dentelle de nos régions usée par les marées
Suivant les grands espaces comme les grands désirs
Écoutant les saisons les idées et les pensées*

*Chemin des découvreurs pays de nos amours
Chemin d'anciens trappeurs pays de l'énergie
Chemin d'anciens pêcheurs pays de tous les jours
Chemin de nos valeurs pays de nostalgie*

*Quelques villages éparpillés dans la distance
Avec des quais et des bateaux en espérance
Rêvant de constructions le long de ce couloir*

*Sur la route du fer une place à bâtir
La richesse des mines en face de l'avenir
La terre de Caïn au tournant de l'espoir*

ROLAND JOMPHE



«Soyez béni mon Dieu, pour ce pays que vous nous avez donné... soyez béni pour le golfe si riche et si beau dont vous l'avez bordé... » — M^{re} Napoléon Labrie.

Devant tant de beauté, tout naturellement, nous rendons grâce au Seigneur. Que de beaux couchers et de beaux levers de soleil, on a vécu pendant ces voyages. (Photo: Vic Richer.)

UNE INVITATION

Déjà je vous conviais sur la Côte-Nord, alors que dans un premier livre (*De Tadoussac à Sept-Îles*) je vous décrivais les beautés extraordinaires et uniques d'une première partie de la Côte, s'étendant de Tadoussac à Sept-Îles.

Cette fois, je vous invite à continuer plus loin, à compléter votre exploration. Pour ce faire, remisez maintenant votre voiture, votre roulotte ou votre campeur. C'est en bateau que vous poursuivrez le trajet depuis Sept-Îles, même si la voiture conduit jusqu'à Havre-Saint-Pierre, la route carrossable se prête à un long parcours, le paysage pittoresque, les villages accueillants et la ville de Havre-Saint-Pierre bien organisée pour vous recevoir.

Quelles beautés, quelle nature à admirer, quelles heures à écouler dans le silence et le calme de ce qu'il y a de plus grouillant de vie, la mer.

Vous envoûteront ce paysage à nul autre comparable, cette terre et ces montagnes, coupées, échancrées et pénétrées d'innombrables anses, baies, paysages étroits, frangés de récifs impressionnants, toutes ces rivières qui sourdent à tous les tournants et incitent à s'arrêter.

Vous fascineront aussi ces dizaines de baleines qui se précipitent comme un cortège autour des bateaux en faisant jaillir très haut de leurs évents des fontaines, ces nombreux loups marins

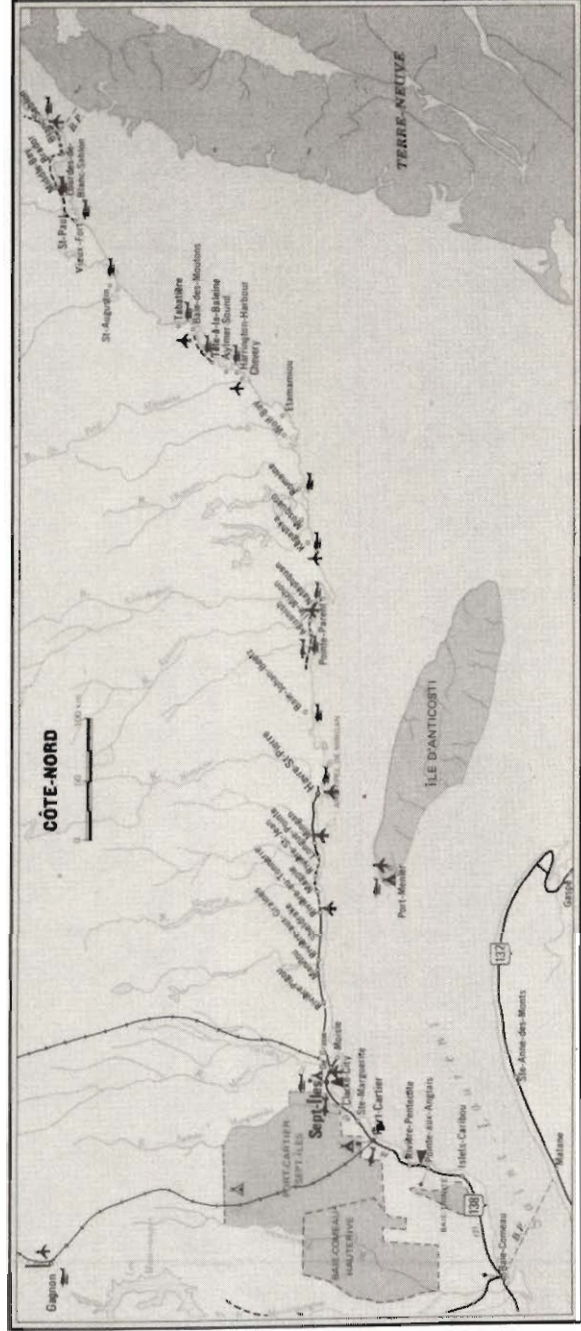
allongés sur les rochers qui se chauffent au soleil et qui prestement se glissent à l'eau dès que s'approchent les moteurs, ce nombre incalculable d'oiseaux : goélands, canards, fous de Bassan, eiders, pigeons de mer, alouettes de mer, mouettes, cormorans, huards, godes, outardes et autres qui vous escortent sans cesse et vous distraient de leurs cris puissants et variés.

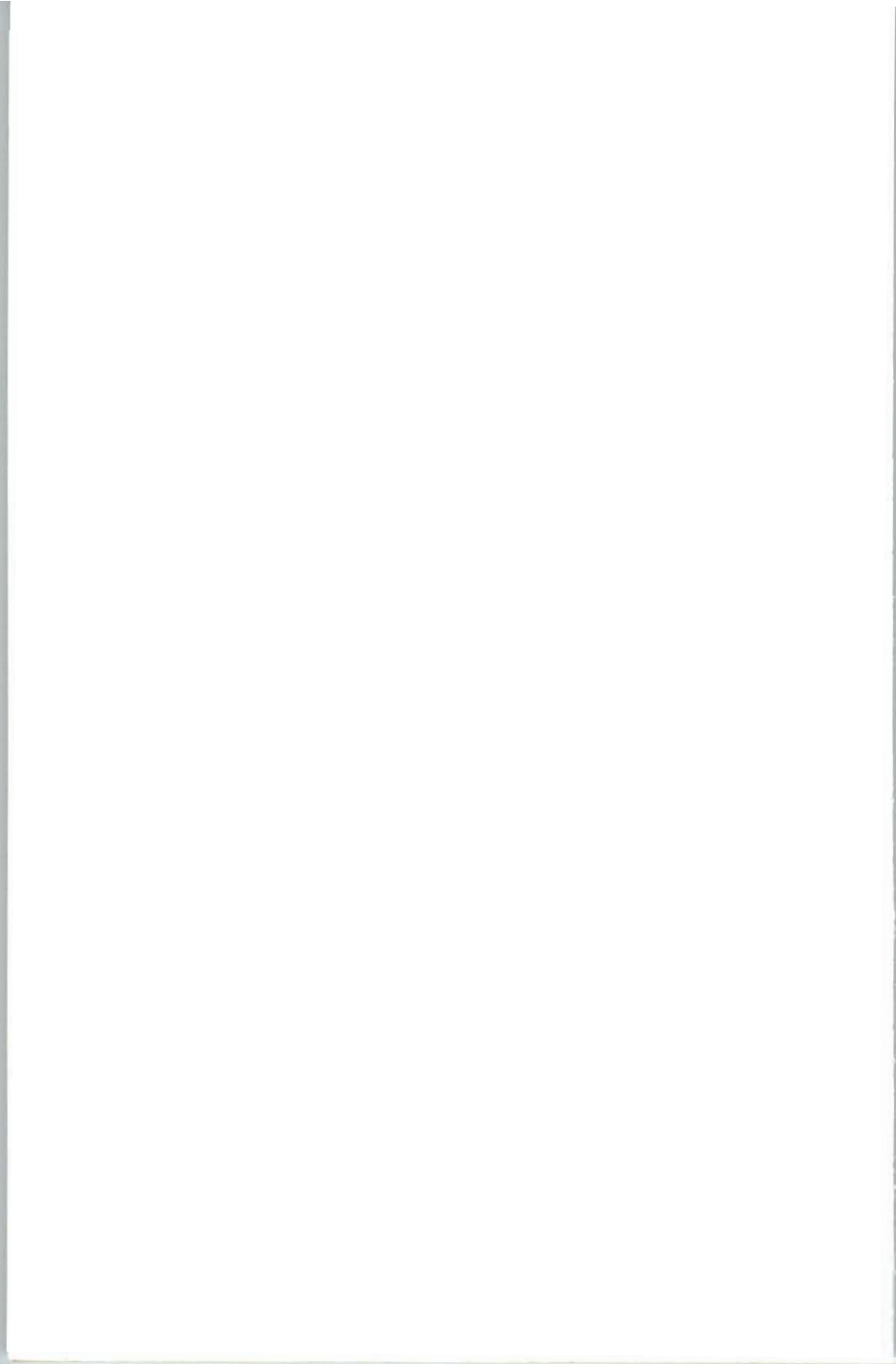
Vous impressionneront ces glaciers immenses qui surgissent d'un coup en pleine chaleur de juillet et qui saisissent d'admiration.

Vous embraseront les grands espaces, griseront les grands vents du large qui soulent d'air pur et vous transformera ce dépaysement complet que procurent le calme que l'on apprend à goûter et le silence que l'on apprend à écouter et que l'on rencontre toujours en circulant sur la mer entre les îles et les îlets qui la bordent.

Vous dégusterez les fruits de mer les plus variés d'une fraîcheur exquise et que l'on trouve en abondance : pétoncles, homards, crabes, moules, bigorneaux, coques, truites de mer, flétans, morues, saumons, maquereaux, etc.

**DE SEPT-ÎLES À BLANC-SABLON:
LA CÔTE-NORD
QUE J'AI RACONTÉE**





DE SEPT-ÎLES À BLANC-SABLON il y a 399 milles marins, 750 kilomètres. La Côte-Nord que j'ai racontée, de Tadoussac à Sept-Îles et de Sept-Îles à Blanc-Sablon, se subdivise de la façon suivante:

Haute Côte-Nord: territoire s'étendant de Tadoussac à Baie-Comeau.

Moyenne Côte-Nord: territoire s'étendant de Baie-Comeau à Natashquan.

Basse Côte-Nord: territoire s'étendant de Natashquan à Blanc-Sablon.

M^{sr} Bélanger propose une autre délimitation qui me semble coller davantage à la réalité et qui présente aussi plus d'intérêt, la moyenne Côte-Nord étant remplacée par la Minganie. Mais cette division n'est pas encore acceptée.

Quelques dates importantes

1000: Vers l'an 1000, les Vikings viennent au Labrador, pas très loin de la baie de Brador.

1503: Les premiers pêcheurs du pays basque, du Portugal et d'Angleterre arrivent dans le golfe du Saint-Laurent.

1534: Jacques Cartier entre dans le détroit de Belle-Isle par la baie des Châteaux. Il passe par

Blanc-Sablon, fait escale à Port-de-Brest et dans la baie de Saint-Servan où il plante une croix (il semble que ce soit vraiment la première en Nouvelle France); après une poussée au cap Tiennot, Natashquan, il contourne l'île d'Anticosti et vire vers Gaspé où il plante une deuxième croix et prend possession du pays au nom du roi de France.

Il rentre en France.

1535: Deuxième voyage de Cartier le 15 juillet, à Blanc-Sablon. Il s'approvisionne en eau douce et en oiseaux et il attend les deux autres navires qui l'accompagnent, la *Petite Hermine* et l'*Émerillon*.

Le 31 juillet, il arrive au cap Tiennot «lequel Cap connaissances du précédent voyage».

Du 1^{er} au 8 août, Cartier demeure à Havre-Saint-Nicolas.

Il rejoint ensuite les Sept-Îles et il se rend à Québec.

L'année suivante il retourne en France.

1542: Voyage de Roberval qui refait à peu près le trajet de Cartier.

1679: Jacques de Lalande et Louis Jolliet deviennent propriétaires de la seigneurie de Mingan.

1711: La flotte de l'amiral Walker remonte le Saint-Laurent et se dirige vers Québec — 15 vaisseaux de guerre, 69 de transport. À l'île aux Œufs, il s'échoue et huit bateaux sont perdus.

1759: James Cook, navigateur anglais explore le Saint-Laurent jusqu'à la baie de Brador. Par la suite, il trace une carte géographique.

1833: L'amiral Bayfield fait un voyage sur la Côte-Nord. Il y rencontre le grand naturaliste français, J.-J. Audubon, né en Haïti, mort aux États-Unis qui effectuait des recherches sur les oiseaux de la Côte-Nord. Parti du Maine, il séjourne à Natashquan du 17 au 22 juin.

1829: Le comté de Saguenay est formé; il va de La Malbaie à Blanc-Sablon.

1858: Le naturaliste canadien-français, l'abbé J.-Antoine Ferland visite la basse Côte-Nord. Par la suite, il rédigera plusieurs écrits.

1872: Premier service postal gouvernemental: Gaspé, Natashquan, Anticosti, Mingan.

1879: Premier postillon, Jos Hébert. Il mènera la malle de Blanc-Sablon à Sept-Îles.

1880: Le comte Henry de Puyjalon entreprend son premier voyage sur la Côte-Nord.

1881: Premier service télégraphique sur la Côte-Nord.

1888: Puyjalon devient le premier gardien du phare de l'île aux Perroquets. Il sera remplacé à ce poste par Placide Vigneau.

1897: Johan Beetz pose les pieds pour la première fois sur la Côte-Nord. L'année suivante il s'y établira.

1920: Premier voyage du frère Marie-Victorin sur la Côte-Nord.

1945: Érection du diocèse du Golfe-Saint-Laurent. M^{gr} Labrie en devient le premier évêque.

1948: Quebec Iron and Titanium arrive au Havre-Saint-Pierre pour y exploiter une mine de titane.

1960: Création du comté de Duplessis, de Port-Cartier à Blanc-Sablon.

1963: Le 22 mai, création de la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-Saint-Laurent.

1967: Fondation de la Commission scolaire du littoral. Elle couvre le même territoire que la municipalité.

LA GRANDE AVENTURE DES COMMUNICATIONS

Avant d'entreprendre la croisière entre Sept-Îles et Blanc-Sablon, penchons-nous sur l'histoire des communications le long de la côte nord du golfe du Saint-Laurent.

Cette grande aventure, à partir du cométique (attelage de chiens) jusqu'à l'avion et l'hydroglisseur emprunta tous les moyens de transport possibles. Elle se poursuivit dans des conditions non seulement difficiles mais très souvent au prix d'un véritable héroïsme.

Que ce soit pour le transport du courrier, des vivres, des produits de la chasse et de la pêche, pour répondre aux urgences médicales, transport des malades, des blessés, ou simplement pour aller d'un village à un autre surgissent les mêmes écueils. Les déplacements sur toute la côte, entre les deux rives du fleuve ou vers Québec et Montréal furent à chaque fois un véritable périple qui malheureusement ne se terminait pas toujours comme souhaité.

Si, tout au cours des ans, les communications s'amélioraient continuellement de Sept-Îles à Blanc-Sablon, elles ne répondent encore pas aujourd'hui à leur rôle.

Nous de la Côte-Nord ne nous surprenons pas trop, nous rappelant que la route reliant Sept-Îles à Québec ouverte à la circulation en 1960, ne rejoint Havre-Saint-Pierre qu'en 1976.

Pour la population qui bouge par nécessité, déplacements normaux, d'affaires et d'urgence, le problème persiste. Il restera encore pendant plusieurs années, en ce qui concerne la basse Côte-Nord, un souci majeur avec tous les inconvénients qui ne manquent pas de frapper chaque parcours.

Mais les visiteurs, les touristes, les amateurs de chasse et de pêche ne conçoivent pas de la même façon ces inconvénients qui s'ajoutent aux imprévus et embellissent une agréable randonnée en bateau sur l'une des plus belles parties du Saint-Laurent, le majestueux, pittoresque et merveilleux golfe.

Les communications sur la basse Côte-Nord consistent en navigation, la navigation côtière. Elle débuta lentement, difficilement et elle se révéla terriblement dispendieuse pour les gens appelés à s'y impliquer.

Avant 1848, il n'existait aucun service organisé. Des particuliers, des pêcheurs qui possédaient des voiliers et qui manœuvraient avant tout pour leurs besoins, permettaient le transport des résidents, des voyageurs, des marchandises.

En 1848, Narcisse Blais, un pêcheur d'Aganish se rend à Québec. Il acquiert un voilier et il entreprend à bord un transport régulier Québec—Blanc-Sablon.

Il œuvra avec un certain succès, car, quelques années après, il achetait deux autres bateaux et s'adjoignait son fils. Sa flotille assura un service de transport libre jusqu'en 1921. Les dernières années, il réduisait presque complètement cette fonction au profit de ses affaires personnelles.



FAMILLE MONTAGNAISE

Les Montagnais, très nombreux dans cette région, ont toujours été des voisins formidables pour les Blancs. Premiers résidents de la région, ils en connaissent tous les secrets et ce sont eux qui, très souvent, ont appris aux Blancs comment on vit et survit dans ces lieux. *(Photo: Archives de la bibliothèque municipale de Sept-Îles.)*

Le 14 mai 1872, le gouvernement fédéral inaugure le premier service postal d'été, entre Gaspé et la Côte-Nord, de Natashquan à Mingan et Anticosti.

Il confia cette charge à Alfred Vallée de Pointe-aux-Esquimaux pour la somme de 200 \$ par mois.

De 1863, jusqu'à cette année-là, la Compagnie de la baie d'Hudson qui assumait son propre transport par goélette acceptait le courrier des particuliers moyennant un montant de 1,00 \$ par lettre.

Des particuliers, à pied, en raquettes et en cométique assuraient la malle l'hiver. Ils empruntaient différents trajets: Bersimis à Pointe-des-Monts, Pointe-des-Monts à Sept-Îles, à Mingan, à Natashquan, etc.

Le 20 février 1879, le premier postillon officiellement engagé par le gouvernement fédéral, arrive à Havre-Saint-Pierre. Parti de Kégashka, en route pour Tadoussac, Jos Hébert est devenu un personnage légendaire de la Côte-Nord. Chacun le connaissait, l'aimait; il logeait chez lui partout, accueilli comme le lien avec l'extérieur.

L'édifice fédéral de Sept-Îles, qui abrite la poste, porte son nom.

De même, en 1879, le *Sainte-Anne*, un voilier commandé par le capitaine Corriveau, effectue la liaison entre les villages de la Côte.

En 1880, le 27 mai, un nouveau service régulier commence. Le *Otter* de la compagnie Holiday & Fraser vogue de Québec à Natashquan. Le 22

novembre 1898, il fait naufrage sur l'île Blanche près de Rivière-du-Loup.

Le *Saint-Olaf* le remplace en 1899, commandé par le capitaine Lemaire sur le trajet Québec—Havre-Saint-Pierre. Il obtient le contrat de la malle.

Dans la nuit du 21 au 22 novembre 1900, le *Saint-Olaf* fait naufrage sur l'île la Boule à Sept-Îles. Tous les passagers périssent avec l'équipage.

C'est le *Douro*, qui deviendra par la suite le *Saint-Laurent*, qui pratique le service régulier jusqu'à ce qu'il coule à son tour, le 8 octobre 1904, à Pointe-aux-Anglais.

Pendant ces années, la compagnie Holiday revenait avec un autre bateau le *King Edward*, et Revillon & Frères, une autre compagnie établie sur la Côte-Nord, dispensait un service régulier à bord de son vapeur *Mary*.

Le 30 mai 1905, la compagnie Holiday lance l'*Aranmore* à la place du *Saint-Laurent*. Il a la responsabilité du courrier.

Il s'agit toujours de navigation d'été, déjà combien difficile! Les besoins de ravitaillement l'hiver augmentant de plus en plus, en janvier 1906, le gouvernement envoie le brise-glace *Montcalm* qui se rend jusqu'à Sept-Îles. Il y reviendra en février 1907.

Un nouveau vapeur, le *Natashquan*, propriété de la compagnie North Shore Transportation, Co. Ltd. flotte le 30 juin 1907. Il fera le fret jusqu'à Natashquan.

Dans la nuit du 16 novembre 1908, le *King Edward* chavire dans la baie des Anglais à l'île d'Anticosti. La compagnie Holiday le remplace par le *Général Wolfe*. Il naviguera peu de temps: le 10 juillet 1910, il entre en collision avec l'*Aranmore* en face de la Malbaie et il sombre corps et biens.

L'hiver le transport s'avère toujours difficile, subséquemment à un automne rigoureux, aux déplacements presque impossibles et aux naufrages nombreux, le ravitaillement risque de manquer sur la Côte. Ce fut le cas en décembre 1912; le gouvernement fédéral affréta alors un vapeur, le *Montmagny*, depuis Québec pour ravitailler tous les villages.

Le contrat pour le courrier changeait souvent. En 1914, c'est le *Cascapédia* de la Canada Steamship Line; en 1917, le *Percesian* de la Gaspé & Bay; en 1918, le *Guide*, commandé par le capitaine Bernier propriétaire de la Gulf of St. Lawrence Shipping Trading et qui parcourt toute la Côte-Nord en vue de l'achat du poisson, hérite du contrat du courrier.

Ce bateau échouera le 15 octobre 1926 près de Godbout. Onze personnes périrent dans ce naufrage, dont le capitaine à ce moment (Joseph-Magloire Caron) et le maire de Lévis, successeur du commandeur Alphonse Desjardins à la direction des Caisses populaires, monsieur J.-K.-L. Laflamme.

D'années en années s'ajoutaient quelques autres bateaux qui complétaient un peu le service et aidaient aux communications. Plusieurs appartenaient à des résidents de la Côte-Nord et

aussi de la Côte-Sud, tel le *Santa Maria* du capitaine Phidélème Michaud, dit Bédène, de L'Île-Verte; un très beau voilier de quinze mètres de long, qui navigua plusieurs années entre l'Anseau-Persil, près de Rivière-du-Loup et Havre-Saint-Pierre.

Tous ces propriétaires de bateaux, ces capitaines, se démenaient au possible, sans arriver à fournir un service suffisant et surtout non régulier.

Les pères eudistes, missionnaires sur la Côte-Nord, desservant presque tous les villages, témoins des difficultés de tous ces gens, entreprirent des démarches auprès des autorités fédérales dans le dessein d'obtenir un service régulier et efficace entre Québec et Blanc-Sablon.

Sir George Foster, alors ministre fédéral du Commerce, réussit à convaincre les frères Clarke de créer une compagnie de navigation opérant sur le Saint-Laurent. En 1920, la Clarke Steamship voit le jour et elle administre trois bateaux qui commencent leur activité fluviale de Montréal jusqu'à Blanc-Sablon. Ce sont le *Labrador*, commandé par le capitaine Brie, le *Sable*, commandé par le capitaine Fournier et le *Gaspesia* commandé par le capitaine Caron.

Les Clarke agrandiront par la suite cette escadrille, du *Rimouski*, du *Jean-Brillant*, du *Matane* et, en 1946, du plus luxueux de tous, le *North Shore*.

Ils assurèrent le service officiel et régulier jusqu'en 1970, alors qu'un nouveau mandat qui bénéficie de subventions gouvernementales, fut accordé, après soumissions, aux Agences Maritimes Inc., nouvelle compagnie fondée à Québec.

Depuis le premier janvier 1970, le *Fort Lauzon*, le *Fort Ramsay* et le *Fort Mingan* garantissent le service jusqu'à Blanc-Sablon.

En 1975, soucieux d'améliorer la situation, surtout pour la basse Côte-Nord, les Agences Maritimes choisissent un aéroglisseur qui conduit partout sur le trajet Havre-Saint-Pierre—Blanc-Sablon. Il rencontra peu de succès et en attendant une route, le transport idéal pour cette partie de la Côte reste encore à venir.

Pendant ce temps, et ces dernières années surtout, le transport aérien s'organisait. Les Ailes du Nord Inc., avec de petits avions, volent entre Sept-Îles, Mingan, Havre-Saint-Pierre, Chevery et Blanc-Sablon où se trouvent des pistes d'atterrissage. De plus, à partir du lac des Rapides près de Sept-Îles, fonctionne un réseau d'hydravions, selon les besoins des autres villages à proximité de la côte où amerrir ou bien d'un lac où se poser.

Il est de mise de terminer cette petite histoire de la navigation côtière par le souvenir d'un bateau de la « Côte » et d'un capitaine de la « Côte », les deux aussi populaires.

Né à Rivière-au-Tonnerre le 22 septembre 1909, le capitaine Louis Cormier commença à naviguer dès l'âge de 10 ans, en 1919, sur la goélette de son père.

De 1928 à 1938, il est embauché sur les bateaux de la Clarke Steamship. Pendant ces dix années, il étudia le français, l'anglais et les mathématiques; il passa ses classes d'officier de la marine marchande et devint capitaine côtier.

En 1939, il s'engagea dans la marine de guerre canadienne et il fut décoré de l'Ordre de l'Empire britannique pour acte de bravoure au péril de sa vie.

En 1946, il acheta le *M. V. Copaco* et il commença du cabotage sur toute la Côte-Nord et avec les ports de la Côte-Sud.

Connu de tout le monde, attaché à sa Côte et à ceux qui l'habitent, combien de personnes il embarqua et transporta sans réclamer leur passage. Parmi elles, Gilles Vigneault qui se souvient d'ailleurs du *Copaco* dans l'une de ses chansons.

Marié à Rita Boudreau, il résidait à Havre-Saint-Pierre. Il s'éteignit en 1972.

La vente du *Copaco* en 1966 affecta tous les gens de la Côte, spectateurs du départ de leur bateau. Plus inspiré, le poète Roland Jomphe transcrivit leur émotion en de beaux vers.



LE CAPITAINE CORMIER

Il connaissait la Côte comme son jardin : pour lui, chaque rivière, chaque île, chaque baie, chaque rocher, tout ce qui bordait le fleuve avait son histoire, sa légende, son secret, et tout au long du voyage il nous en parlait. Mais quand il était à la barre par temps difficile, vent fort, vagues contraires ou brume, il avait ce regard pénétrant qui nous impressionnait. C'est à travers la vitre de la timonerie, alors que nous naviguions dans la brume, que le photographe a pris cette photo. (*Photo: Vic Richer.*)

LE COPACO, 1966

Après avoir passé l'hiver
Enverglacé au bout du quai
Sur le devant ou le derrière
Revient enfin le mois de mai

Dans les vingt ans de sa carrière
Risquant souvent les avaries
Les déceptions ou la misère
Dans les grands vents ou le ciel gris

Le capitaine qui l'a vendu
Ayant au fond le cœur brisé
Le voir partir n'est pas venu
En lui laissant la liberté

Au grand matin d'un jour de mai
Abandonné par ses amis
Quittant le port quittant le quai
Le *Copaco* y est parti...

ROLAND JOMPHE

PAR MER, VERS LA TERRE DE MINGAN

En quittant le quai de Sept-Îles, le bateau se dirige vers les îles. Elles semblent bloquer l'accès au fleuve; mais deux grands passages ouvrent la voie et permettent d'admirer de près ces îles découvertes par Jacques Cartier le 18 août 1535.

Jacques Cartier les qualifia alors d'îles Rondes, puis de retour de Tadoussac, lorsqu'il pénétra de nouveau dans la baie, il les rebaptisa les Sept Îles. D'abord la Grande et la Petite Basque, rappellent le passage des Basques espagnols et français qui y vécurent bien avant Jacques Cartier; ils pratiquaient à cette époque la chasse aux loups marins. La Manowin (de *manouane*), mot montagnais qui se traduit par «là où se ramassent les œufs»; de fait, beaucoup d'oiseaux se rassemblaient au moment de la ponte sur cette île. L'île du Corossol, nom d'un fruit tropical que portait un bateau du roi de France qui échouait sur cette île en novembre 1693, alors qu'il tentait de s'engager dans la baie en fuite d'une violente tempête. La Petite et la Grande Boule, leurs formes justifient un peu cette appellation, mais M^{gr} Bélanger croit qu'il s'agit plutôt d'une déformation des mots anglais *The Bull*. La dernière que l'on appelle encore le rocher Ouest ou très souvent les Cayes de l'Ouest mais qui effectivement depuis 1962 a été classée l'île Dequen par la Commission de géographie du Québec.

Une fois les îles dépassées, on longe tout de suite la côte.

On aperçoit préalablement une longue pointe de terre qui s'avance dans la mer. Elle hébergea jusqu'en 1973, un coquet petit village, malheureusement disparu, Moisie. Très souvent inondé par les grandes marées du printemps et de l'automne, il fut détruit après que les habitants acceptèrent le transfert soit à Sept-Îles, soit à d'autres endroits des environs.

Il ne reste aujourd'hui qu'une immense et très belle plage de sable fin, ferrugineux, donnant d'un côté accès à l'eau douce, l'eau de la rivière Moisie, de l'autre côté à l'eau salée, l'eau du Saint-Laurent. Quelques degrés Celsius de plus et la Floride perdrait des visiteurs.

Antérieurement, Moisie fut un site historique par son village et par ses forges, histoire que je vous ai présentée dans un autre livre, *De Tadoussac à Sept-Îles*, et que madame Laure Bourdage a écrit. La rivière Moisie est définitivement l'une des rivières à saumons les plus importantes au monde. En grande partie déclubée, elle est très fréquentée et fait la joie de pêcheurs qui viennent de partout du Canada et des États-Unis chaque année.

Matamec

Du montagnais «rivière à la truite», la Matamec est plutôt aujourd'hui une rivière à saumons très estimée, parce que la Matamek Research

Salmon Fondation y entretient une station biologique dans le dessein d'approfondir les études et les recherches entreprises sur la vie et les mœurs du saumon. Cette rivière est interdite à toute pêche, sportive ou commerciale.

À proximité du fleuve, de chaque côté de la rivière, se développe de nos jours sur ce site merveilleux, un centre de villégiature déjà fort attrayant.

Les rivières, les pointes, les anses, les baies se succèdent de si près les unes des autres qu'on ne peut toutes les énumérer. Seulement de parcourir le rivage à pied permettrait de bien les voir. C'est d'abord la pointe Saint-Charles, la pointe Blaskowit, l'anse Bellefleur puis la rivière Pigou.

Rivière-Pigou

L'un des rares noms algonquins que l'on retrouve sur la Côte-Nord, *pikiou* signifie «rivière à la gomme». En 1926, deux familles de pêcheurs habitaient les lieux, se ralliant trois autres familles par la suite. Les prises de moins en moins généreuses les repoussèrent vers d'autres espaces. Dès lors, Rivière-Pigou ne cesse de drainer des villégiateurs et des sportifs conquis par le panorama charmant.

Près de la rivière, le cap du Cormoran, où en 1733 débute la seigneurie de Mingan.

Puis, ruissellent la rivière au Bouleau, la rivière Tortue près de la pointe à la Boucane, une

déformation du nom anglais Buchan Point attribué en l'honneur de John Buchan, écrivain et historien britannique promu baron Tweedsmuir à son accession au poste de gouverneur général du Canada, en 1935.

Manitou

Les Indiens appelèrent Manitou la rivière qui, avant de se jeter dans le fleuve, cascade et babille sur une étendue de 35 mètres. Manitou se traduit par «esprit» et le père Arnaud, spécialiste de la région, explique cette appellation de la façon suivante: «... par l'effet dû au bruit de la chute et de l'écho des rochers, l'on entend quelque chose qui ressemble à des paroles».

Près de la rivière, il y a quelques années, le hameau de Manitou abritait cinq familles de pêcheurs.

Rivière-aux-Graines

La rivière aux Graines tire son nom des baies rouges qui poussent en abondance sur toute cette partie de la Côte. Les gens se montrent toujours friands de cette manne. Récoltées tard l'automne, elles mûrissent sur la terre; la fleur de ces petites plantes ressemble à celle des pommiers d'où leur nom local de «pommes de terre».

La diminution de la pêche dépeupla complètement le petit centre de Rivière-aux-Graines, scène auparavant d'une vie très active. En 1950-1951, les dernières familles désertèrent leurs maisons, pour la plupart gracieuses, qui se taisent comme dans un village fantôme. On assiste aujourd'hui à un retour de la population.

Rivière-à-la-Chaloupe

Francisation d'un nom anglais Scallop River. Près de la rivière à la Chaloupe, le petit hameau de pêcheurs du même nom a disparu.

Pas très loin, le cap Rond, la pointe à l'Aimant, l'anse Verte et la pointe au Minerai. En 1833, l'amiral Bayfield arpenta les alentours et affecta les dénominations de pointe à l'Aimant et de pointe du Minerai, parce qu'il «avait remarqué la présence de minerai dans les formations granitiques de la Côte et son influence sur les aiguilles du compas». L'amiral Bayfield mérite une mention spéciale dans l'histoire de la Côte.

L'amiral Henry Wolsey Bayfield dessina une fameuse carte marine du golfe du Saint-Laurent. Tous les navigateurs la consultaient dans le temps. Habile marin, pendant de nombreuses années, il scruta les eaux de nos territoires canadiens, vague par vague, des Grands Lacs au fleuve Saint-Laurent, de la Nouvelle-Écosse au Labrador. Sur le golfe du Saint-Laurent et près des côtes d'Anti-

costi, peu d'hommes explorèrent autant que lui ces contrées.

Le 22 juin 1833, à bord du *Gilmare*, il se rendait au havre de la petite rivière Natashquan, quand il rencontra le naturaliste Audubon, qui, sur son voilier *Kipley*, en compagnie de quelques étudiants, naviguait sur les côtes du Saint-Laurent pour faire des études sur les oiseaux aquatiques. Il préparait son grand ouvrage aujourd'hui très connu sur les oiseaux de mer de l'Amérique.

Jean-Jacques Audubon naquit en Haïti en 1780: il fit ses premières études à Paris, puis s'ex-patria aux États-Unis, on le compte parmi les ornithologues les plus réputés. Il mourut en 1851.

Rivière à la Baleine

Elle berça également plusieurs générations de pêcheurs.

Sheldrake

Appellation anglaise du harle d'Amérique, appelé bec-scie, qu'on donna d'abord à la rivière.

Le village, fondé en 1851, précède les autres développements sur cette partie de la Côte. Philippe-Gédéon Touzel, natif de l'île Jersey, organisa un important établissement de pêche qui



UNE IDÉE ORIGINALE !

Il n'y en a quand même pas autant qu'il y a de calèches à Québec, mais à Havre-Saint-Pierre vous pouvez rencontrer un tel attelage: dans les petits sentiers, les petites routes du bord de la mer. C'est pratique... et c'est bien amusant aussi. *(Photo: Vic Richer.)*

fournissait du travail aux hommes du village et des hameaux des alentours. Nombre de pêcheurs y résident encore et la route ramena un regain de vie.

Rivière-au-Tonnerre

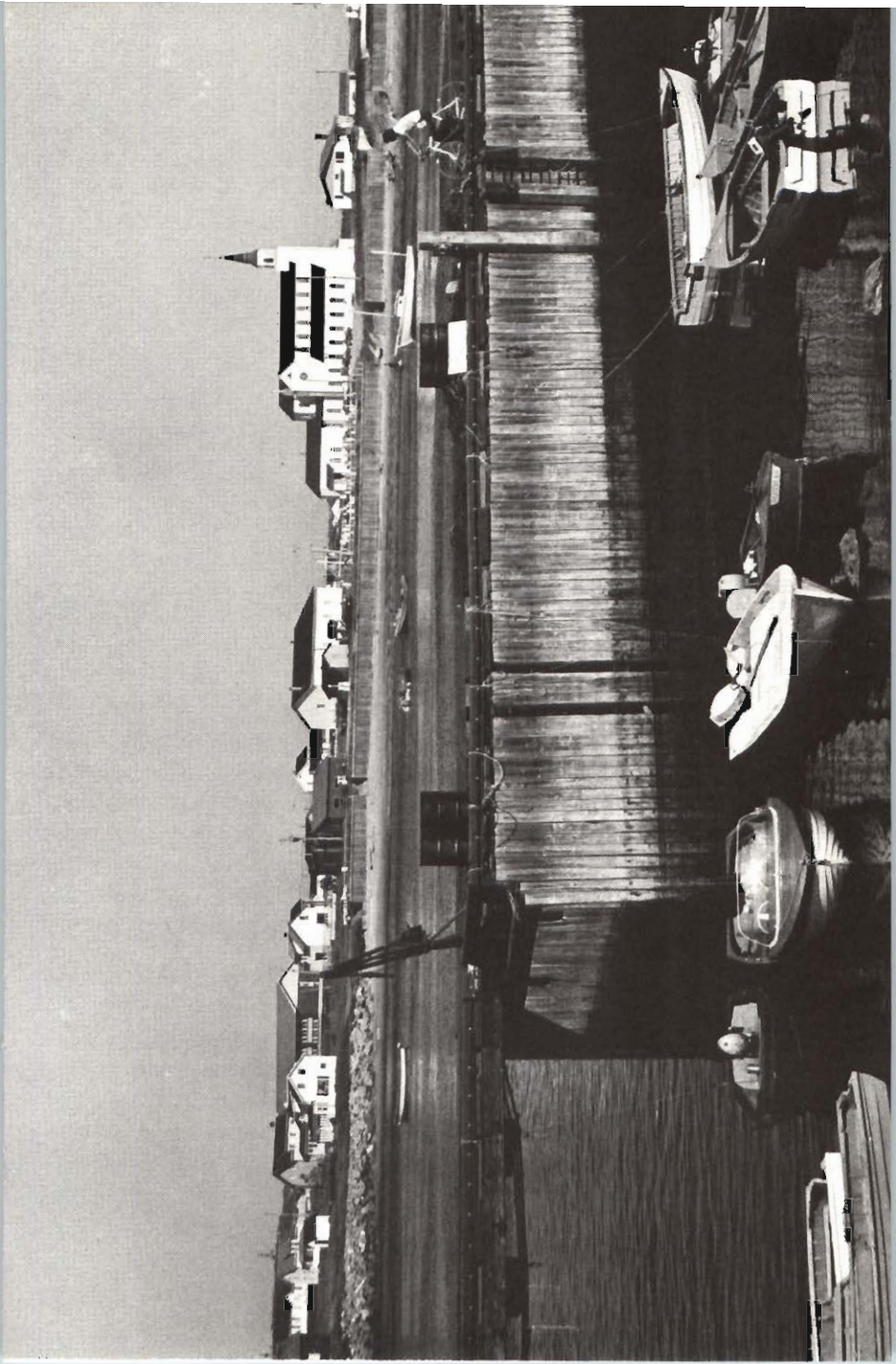
Des rapides drainent les eaux de la rivière au Tonnerre vers le fleuve dans une chute vertigineuse et un roulement de tonnerre perpétuel.

Des Gaspésiens à l'aventure défrichèrent les premiers le terrain sur lequel se trouve aujourd'hui Rivière-au-Tonnerre. Les fidèles érigèrent la première chapelle en 1875 et le village se peupla lentement depuis. Présentement, on recense 1000 habitants dont plusieurs s'adonnent encore à la pêche.

Depuis quelques années, une usine de mise en conserve de crustacés et de poissons, opérée par la Coopérative des Pêcheurs unis du Québec embauche 200 personnes; son chiffre d'affaires dépasse le million et demi de dollars.

Dock

Francisation de Dock River. Des pêcheurs habitèrent ce coin pendant longtemps; ils jouissaient de la tranquillité d'un grand bassin protégé des vents où se réfugiaient régulièrement leurs confrères surpris par les tempêtes.



LE REPOS DU SOIR

Entrés très tôt le matin, les pêcheurs ont préparé leur poisson et leurs fruits de mer et ils les ont portés à l'acheteur; à la fin du jour c'est le grand calme et le repos en attendant un autre matin.

RIVIÈRE-AU-TONNERRE

Le quai qui divise la baie et en fait un havre tranquille. Au fond, le village, dominé par son église «presque une petite cathédrale». (Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)

Rivière Jupitagon

Du montagnais *chiwitagan*, «sel». Cette superbe rivière à saumons de la Côte pourvoit aux besoins des citoyens. C'est également un centre de villégiature.

Magpie

Nom anglais de geai gris du Canada, la pie. Ravissant petit village de pêcheurs, datant de 1849.

À l'entrée de la rivière, une magnifique baie sert de port de mer naturel.

On accède au détroit de Jacques-Cartier. Entre la Côte et l'île d'Anticosti, de quelque côté que l'on regarde, un paysage enchanteur éblouit notre vue et ce jusqu'à Blanc-Sablon.

Rivière-Saint-Jean

La rivière Saint-Jean est l'une des plus importantes de ce coin de pays. Navigable sur une très longue distance, elle compte plus de 75 fosses à saumons.

Depuis 1850, dans ce hameau de 400 âmes (Rivière-Saint-Jean), les générations transmettent les traditions et le mode de vie des pionniers.

Avec les peuplades avoisinantes, Rivière-au-Tonnerre, Longue-Pointe-de-Mingan et Mingan, les pêcheurs de ce village souffrirent du grand feu de juillet 1881, qui détruisit toute la partie boisée le long de la Côte entre la rivière au Tonnerre et la rivière Mingan, privant ainsi toutes les familles du meilleur bois de construction dont elles avaient besoin.

Pointe-Noire

«Vers 1874-75, une compagnie s'était formée pour exploiter le sable magnétique de la Pointe-Noire, à mi-chemin de Longue-Pointe à R.-Saint-Jean. Les travaux étaient dirigés par Messieurs Duval et Michaud. Ils chargèrent un trois-mâts, barque ancrée à Mingan, pour l'Angleterre, et une goélette pour Québec. Pour une raison ou une autre, cette exploitation fut abandonnée la seconde année. On voit encore sur les lieux les restes d'une chaudière à vapeur qu'ils ne prirent pas la peine d'emporter.» — *Placide Vigneau*, 1901.

TERRE DE MINGAN

On pénètre maintenant dans une seigneurie, aussi vaste qu'un royaume.

Que de beautés, que d'histoire. Aucune région de notre pays ne peut en raconter autant. Un jour, cela s'ébruiera et la Minganie deviendra le coin le plus recherché du Québec.

Les habitants de Minganie y sont attachés par des liens indéfectibles. Les touristes veulent la revoir.

Cette terre illustra des héros, attira des découvreurs et des savants, engendra des poètes et inspira les plus belles proses de quelques-uns de ses célèbres visiteurs.

Il faut lire l'abbé Ferland, naturaliste québécois, l'abbé Huard, l'un des premiers historiens de la Côte-Nord, Damase Potvin et le célèbre naturaliste, le frère Marie-Victorin, pour n'en relater que quelques-uns parmi les plus anciens, et il faut lire plus récemment les écrits de M^{re} Bélanger et les poèmes de Roland Jomphe pour dire avec Lamartine « ces choses inanimées ont donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ».

Introduit en Minganie, instruit de son histoire, touché par ses beautés naturelles, le visiteur envoûté désirera la découvrir toute et la curiosité l'amènera sans doute à la lecture des nombreux écrits qu'elle dicta.

En fait, la terre de Mingan, à ses tous débuts, s'étalait du cap du Cormoran jusqu'à la rivière Aguanish sur deux lieues de profondeur. La Compagnie de la Nouvelle France concéda ce territoire à François Bissot, le 25 février 1661.

Mais, aujourd'hui la Minganie se retire sur un espace plus restreint de Longue-Pointe-de-Mingan à Mingan et les îles et îlets de l'archipel de Mingan.

Sur le chemin, le premier village de cette terre accueille le voyageur.

Ce village s'éleva sur deux emplacements différents.

En 1849, Theddé Leblanc, originaire de la paroisse de l'Anse-du-Cap à Gaspé, s'établit avec sa famille à la pointe de Sable. Les Hamilton ayant organisé un poste de pêche à cet endroit, en 1858 plusieurs familles, la plupart venant de l'Anse-du-Cap, de Grande-Rivière et de Paspébiac, se fixèrent à Longue-Pointe-de-Mingan.

En 1879, une violente épidémie de petite vérole décime l'humble village, plus de dix morts, et sans l'arrivée d'un médecin de Gaspé, leur nombre s'accroissait. La maladie contrôlée, plusieurs familles, suivies ensuite par les autres, délaissèrent cet emplacement et s'installèrent plus à l'ouest.

Aujourd'hui, une croix plantée en 1933, mais portant la date de 1879, indique un petit cimetière, seul vestige de ce premier établissement.

La première chapelle se construisit en mai 1885, sous l'instigation de l'abbé Alphonse Lafrance, missionnaire, originaire de Charlesbourg; il



POUR LES ENFANTS, QUE DE DÉCOUVERTES...!

Partis de Sept-Îles très tôt le matin, dès le deuxième arrêt dans l'après-midi, les enfants sont heureux de montrer leur découverte, une étoile de mer bien vivante. Le fils de l'auteur, Serge, et celui du photographe au quai de Mingan. À l'arrière-plan, le début du village.
(Photo: Vic Richer.)

résidait à Rivière-Saint-Jean et desservait les villages avoisinants.

Le premier curé, un eudiste, le père Gallix, fit construire l'église actuelle, en 1906.

Les habitants de ce village s'occupaient principalement à la pêche. Ils ajoutaient la chasse l'automne et l'hiver. Malgré deux grands désastres — en 1927, une tempête venant de l'est rejeta à la Côte toutes les embarcations, détruisant la plupart, et une autre tempête en 1933 —, des pêcheurs l'habitent encore aujourd'hui.

Le village compte plus de 600 habitants, dont quelques familles arrivèrent en 1940 à l'occasion des travaux de l'aéroport militaire américain de Mingan.

Les îles et les îlets de Mingan

En face de Longue-Pointe-de-Mingan, débute la série des îles et des îlets de Mingan. Îles merveilleuses s'étendant d'est en ouest sur une distance de quatre-vingts kilomètres. L'archipel comprend une trentaine d'îles, de très petites jusqu'à dix-neuf kilomètres de circonférence. Des noms évocateurs, très significatifs, rappellent leur histoire. Ce sont : l'île aux Perroquets, avec son phare ; les îlets de la Maison (ou îles aux Perroquets), parmi lesquels l'îlot du Naufrage et la Caye Noire ; l'île de Mingan (appelée aussi l'île Nue de Mingan parce qu'aucun arbre n'y pousse) ; l'île du Havre

de Mingan; l'île aux Bouleaux et la petite île aux Bouleaux où vécurent les marins basques et, plus tard, Louis Jolliet; l'île Moutange (ou la grande île Romaine); l'île Moniac (ou petite île Romaine); l'île à Joson, l'île de la Pointe aux Morts; la Grande Île; l'île à la Proie (ou île Quarry — les gens la nomment l'île « Carrée » —); l'île à Samuel (ou île Niapisca); l'île du Fantôme, déformation du nom de la goélette *Phantom* qui fit naufrage près de cette île le 27 octobre 1862; l'île à Firmin; l'île du Havre, située juste en face de Havre-Saint-Pierre; l'île à Calculot (il s'agit de perroquets de mer au bec rouge, baptisés ainsi par les pêcheurs); l'île aux Goélands; la petite île au Marteau (ou île de l'Entrée); la grosse île au Marteau; l'île Herbée, minuscule; l'île de la Fausse Passe; l'île à la Baleine; l'île Saint-Charles; le Sanctuaire; l'île aux Sauvages (ou île au Bois); l'île à Mouton; l'île à la Chasse; l'île Jaune; l'île de l'Ancre (ou petite île Saint-Geneviève); et, enfin, l'île Saint-Geneviève. (Nous reviendrons plus loin sur certaines de ces dernières.)

Les îles de l'archipel de Mingan appartiennent à une époque géologique plus récente que la Côte-Nord elle-même. Façonnées de calcaires stratifiés, perdues d'abord sous l'eau, elles émergèrent graduellement pendant que les vagues et les courants marins sculptaient dans leur pierre tendre, les figures les plus extraordinaires et les plus étranges en même temps que d'une majesté trop méconnue; vraiment à cet endroit, la nature réalisa des merveilles.

Ces îles et ces îlets, même s'ils ne sont accessibles que par voie maritime, ne joignirent jamais



DÉCOR POUR L'ÎLE DU FANTÔME

Quand la mer se fait artiste, tout devient chef-d'œuvre; c'est qu'elle a le temps pour elle. Se retirant avec regret et peu à peu du dessus de cette terre recouverte de pierres tendres; chaque jour, lentement, avec patience et selon son humeur changeante, soit calme, soit agitée, orageuse souvent et parfois en furie, pendant de nombreuses années elle a sculpté des formes de toutes sortes qui composent l'une des plus belles expositions de sculptures naturelles du Canada. C'est l'archipel de Mingan. (*Photo: Roland Jomphe.*)



« SCEUR ANNE, NE VOIS-TU RIEN VENIR...? »

Chaque jour, dans sa tour, Isabelle montait... Un château en ruine dont la tour est toujours là, et pourtant jamais main d'homme n'a travaillé à cette construction : dans l'île Niapisca, c'est la mer qui a tout fait, et le travail de la mer est patience. L'auteur de la photo, lui, vous dira que c'est «la pantoufle de Madame» à l'île Niapasca. Toutes ces constructions, toutes ces sculptures, tous ces chefs-d'œuvre peuvent être interprétés de toutes les façons par les visiteurs qui viennent pour la première fois aux îles de Mingan. (Photo: Roland Jomphe.)



QUAND LES BATEAUX ARRIVENT

C'est par dizaines, bientôt par centaines annuellement, que les bateaux de plaisance remontent le Saint-Laurent pour visiter cette région d'une rare beauté naturelle. Bateaux de plaisance arrivant au Havre-Saint-Pierre. (Photo: Roland Jomphe.)

le domaine public après que Frontenac les eut accordés à Jolliet en 1679. Ce dernier les annexa à la terre de Mingan, héritée de son beau-père François Bissot. Il devenait ainsi le seigneur de Mingan. Les héritiers de Louis Jolliet vendirent la seigneurie à la Compagnie de la baie d'Hudson en 1831.

Par la suite, la Compagnie céda quelques-unes de ces îles à des particuliers, dont la Société de protection des oiseaux du Québec. Deux de ces îles sont reconnues par le gouvernement fédéral comme sanctuaire d'oiseaux.

En 1973, la Compagnie se débarrassa de ce qui lui restait au profit de la Seabans Oil and Gas, une filiale de la Gulf Oil de Calgary.

Heureusement, le gouvernement du Québec a classé cet archipel: arrondissement naturel du Québec. Un bon commencement que cette initiative!

Pour décrire cet archipel, je laisse la place à un grand naturaliste, qu'il conquiert et qui chanta ses splendeurs avec toute la poésie méritée lors de ses voyages. Le frère Marie-Victorin s'exprimait dans ces termes:

«Niapisca! Ici, des terrasses s'étagent, montent à larges enjambées vers le ciel bleu. Escalier gigantesque aux marches distinctes, dont les vastes paliers semés de délicates fleurs du nord pourraient conduire à un temple préhistorique, à un palais de Mille et une Nuits. Mais ce temple n'existe pas. Ce palais n'a jamais été bâti. L'homme n'a point eu de part ici, et ce n'est pour la

joie de personne que, du palier supérieur, magnifique dans sa grande nudité, l'horizon embrasse l'océan désert et quelques-uns des plus beaux bijoux de la Minganie. La mer au loin argente tout ce qu'elle touche et ourle brillamment ces écrans de verdure sombre que sont l'île à la Proie et l'île Quin^{*}. Dans l'air hospitalier passent et repassent les groupes convergents des moyacques. Tout près, quelques loups-marins d'esprit soufflent sur les échoueries. La solitude est grande ! C'est aussi sur l'île Niapisca que l'on peut voir l'une des choses les plus étranges que la griffe du temps ait laissé subsister en Minganie. Dans une anse solitaire trois tours rondes s'élèvent, énormes, vétustes, d'aspect sévère, mais avec des fleurs aux créneaux. On cherche instinctivement des yeux le castel, le burgh, la citadelle que ces travaux annoncent. Rien. Le mystère noir du rideau d'épinettes, toujours. La nature, comme un enfant, s'amuse toute seule, car personne ne vient ici pour admirer, et le braconnier qui, d'occasion, s'embusque derrière les tours pour abattre la moyacque, s'apparente de trop près à ce milieu étrange pour en sentir le charme et la sauvage splendeur.»

Déjà plusieurs années se sont écoulées depuis que le frère Marie-Victorin a écrit ces lignes. D'années en années, les visiteurs en nombre croissant admirent ces sites pittoresques. Nous souhaitons que tous les intéressés prennent tous les moyens pour en conserver «le charme et la sauvage splendeur», au profit des nombreuses gens attirés vers ce merveilleux coin de pays.

* [N.D.L.R.] Il s'agit ici de l'île du Fantôme.

Pour compléter ces notes historiques et ces descriptions poétiques, il faudrait relever les nombreux naufrages dont ces îles furent le théâtre, les histoires de toutes sortes dont elles furent les témoins, entre autres ces nombreuses histoires de contrebande et tous ces récits de pêche et de chasse que vécurent les anciens et qu'ils ont si souvent racontés à nous tous, visiteurs, incroyables.

À regret, on laisse ces îles merveilleuses pour poursuivre l'itinéraire et aboutir à d'autres endroits aussi riches d'éclats naturels que d'histoire.

D'ailleurs les îles à peine distancées, Mingan s'avance à notre rencontre.

Mingan

Ce petit village marqua l'histoire du Canada avec richesse et célébrité.

Très longtemps, on lui reconnut une origine montagnaise. Au cours de ses recherches sur les Basques, M^{gr} Bélanger a découvert la parenté avec le terme *mingain*, «langue» en basque, ce qui convient très bien à la longue pointe en forme de langue qui s'avance très loin dans la mer et où s'active le village de ce nom.

En 1661, François Bissot de la Rivière prenait possession de ce domaine de même que celui de Sept-Îles et de Tadoussac. Il y construisit un poste fortifié, chef-lieu sur «terre ferme» de la seigneurie de Mingan. Quelques années plus tard,



MINGAN

Une église dont le décor est tout à fait montagnais. C'est le curé lui-même, avec les Indiens du village qui ont décoré leur église. Tous les matériaux sont de la région et l'ensemble est inspiré de la vie des Montagnais de Mingan. (Photo: Vic Richer.)



VUE EXTÉRIEURE DE L'ÉGLISE DE MINGAN

Face au quai, elle est un peu la porte du village qui est construit à l'arrière. C'est le curé, un oblat, qui, avec les Indiens du village, ont fait cette magnifique petite église.
(Photo: Vic Richer.)

il s'associe son gendre Louis Jolliet, Jacques de Lalande, Jean-Louis Volant d'Audebourg et Louis Bellecourt de Lafontaine.

En 1692, des navires anglais attaquèrent, les soldats s'emparèrent du poste et brûlèrent tous les établissements. Louis Jolliet, qui en 1679 avait obtenu aussi la concession des îles et des îlets de Mingan, le fit reconstruire et ce devint un poste de traite très important.

Sous le régime anglais, de 1802 à 1822, il passa à la propriété de la North West Company et, en 1831, il changea de maître avec tout le territoire de la seigneurie de Mingan. L'acquéreur, la Compagnie de la baie d'Hudson, l'exploita longtemps.

Quand, en 1859, la compagnie perdit son droit exclusif de chasse et pêche, quelques familles de pêcheurs vinrent s'établir à Mingan près de la réserve indienne. La réserve indienne constitue de tout temps, surtout depuis 1968, alors complètement rénovée, et encore aujourd'hui, le village le plus important. Les Indiens appellent leur village Ekwantso.

Pendant la guerre 1940-1945, le village assista à une flambée d'activité. Après entente avec le gouvernement canadien du temps, l'armée américaine fit construire un quai, le plus beau de la Côte, un aéroport très moderne et des baraques où résidèrent un grand nombre de soldats.

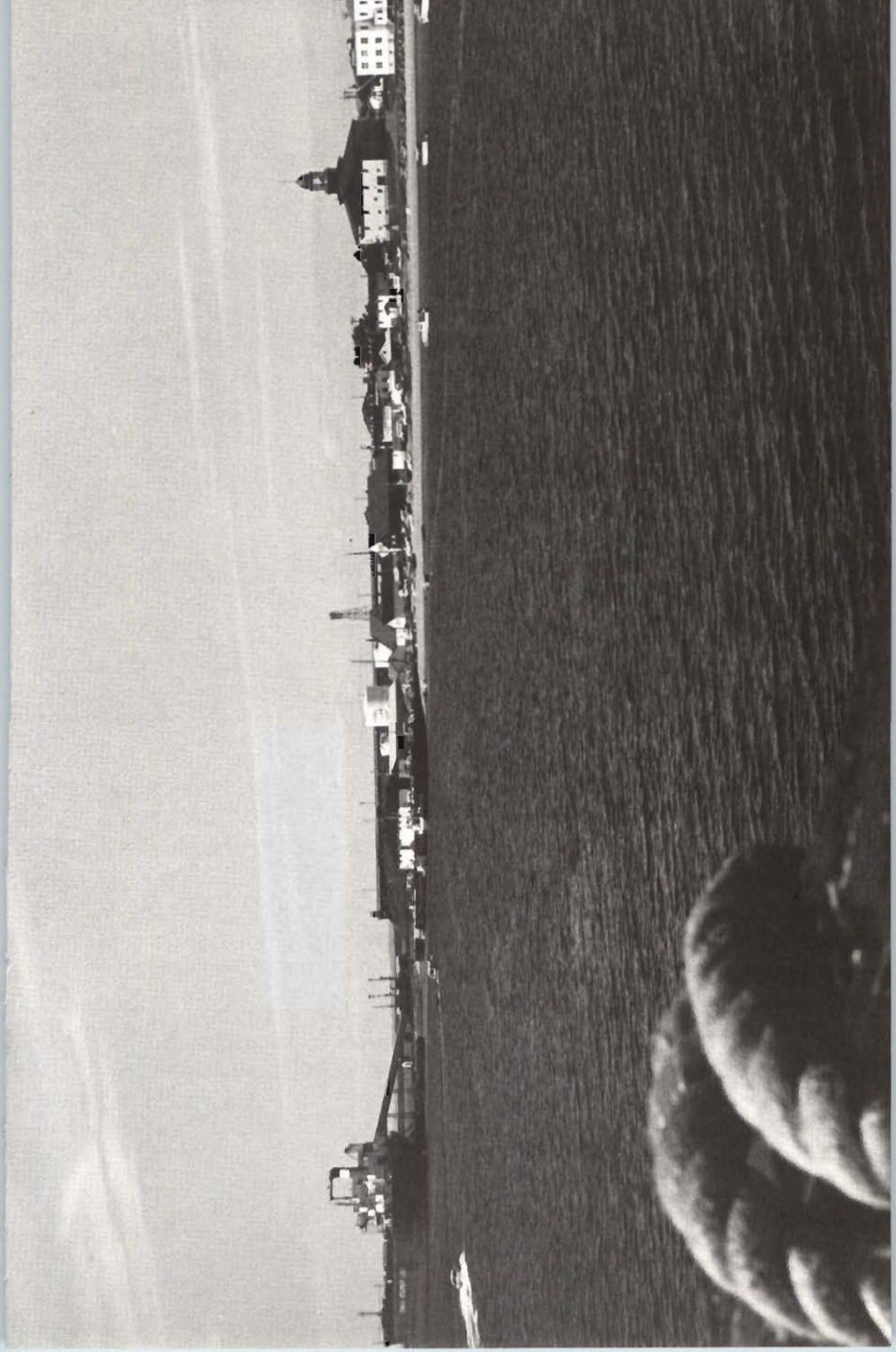
Après la guerre, l'aéroport passa au gouvernement du Canada devenant ainsi, après celui de Sept-Îles, l'aéroport le plus moderne de la Côte-Nord.

En 1948, le ministre de la Chasse et de la Pêche du Québec, le Dr Camille Pouliot, y organisa un club qui existe encore. Un hôtel très confortable reçoit les pêcheurs et des hydravions les conduisent à des lacs très poissonneux des environs ou à la pêche aux saumons dans les rivières.

Deux jolies rivières coulent par là, la Manitou et surtout la Mingan, réputée pour la pêche aux saumons, malheureusement encore clubée. Dans ce village, un missionnaire artiste a décoré avec les Indiens une église splendide.

Les Indiens de Mingan ouvragent un très bel artisanat qu'ils écoulent auprès des vacanciers directement sur le quai et à leur magasin du village.

On rencontre quelques rivières encore: la rivière Lechasseur, la rivière Romaine, la rivière Aisley, qui en fait n'est qu'un bras de la Romaine, long d'environ trois kilomètres. Deux pointes importantes s'élèvent: la pointe à Aisley et la pointe Nemetetouchka (aujourd'hui la pointe aux Morts). À la Nemetetouchka, avant l'arrivée des Blancs dans cette région, se produisit la dernière et la plus importante bataille entre les Inuit et les Indiens. Ces derniers la gagnèrent, obligèrent les Inuit, détenteurs des terres, à se réfugier dans le Grand Nord qu'ils occupent depuis.



HAVRE-SAINT-PIERRE

Un port de mer naturel très beau qui peut recevoir les plus importants bateaux. Ici, une vue du quai de la Quebec Iron and Titanium. Tous les jours, ce précieux minerai, extrait d'une mine à quelque 25 kilomètres au nord de la ville, part pour l'usine de Sorel. Une toute petite partie de la ville, dont l'église et l'hôpital. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*

Havre-Saint-Pierre

On atteint ensuite Havre-Saint-Pierre. Cette merveilleuse petite ville tient du roman et centralisa l'épopée religieuse de toute la Côte-Nord.

Un groupe de Madelinots, embarqués le 20 mai 1857 sur une goélette propriété de l'un d'eux, Firmin Boudreau, instituèrent le Havre-Saint-Pierre. Partis un peu à l'aventure, ils faisaient tout simplement voile vers le Labrador à la recherche d'un coin de terre où vivre libres. Parmi les passagers se trouvaient les familles de Nathaniel Boudreau, Benjamin Landry, Louis Cormier, François Petitpas... Après des arrêts dans quelques baies, dont Mingan, un missionnaire de la Côte, le père Arnaud, les dirige à Pointe-aux-Esquimaux où ils déposent leurs bagages. Peu de temps auparavant, ils avaient cherché asile près de Mingan; la Compagnie leur signifia qu'elle les jugeait indésirables.

Pointe-aux-Esquimaux, d'abord une agglomération paisible de pêcheurs, profita par la suite de développements intéressants et devint très vite le plus important centre de cette partie de la Côte.

Ici se structure la première organisation scolaire valable avec la construction d'écoles et l'arrivée de religieuses pour prodiguer l'enseignement.

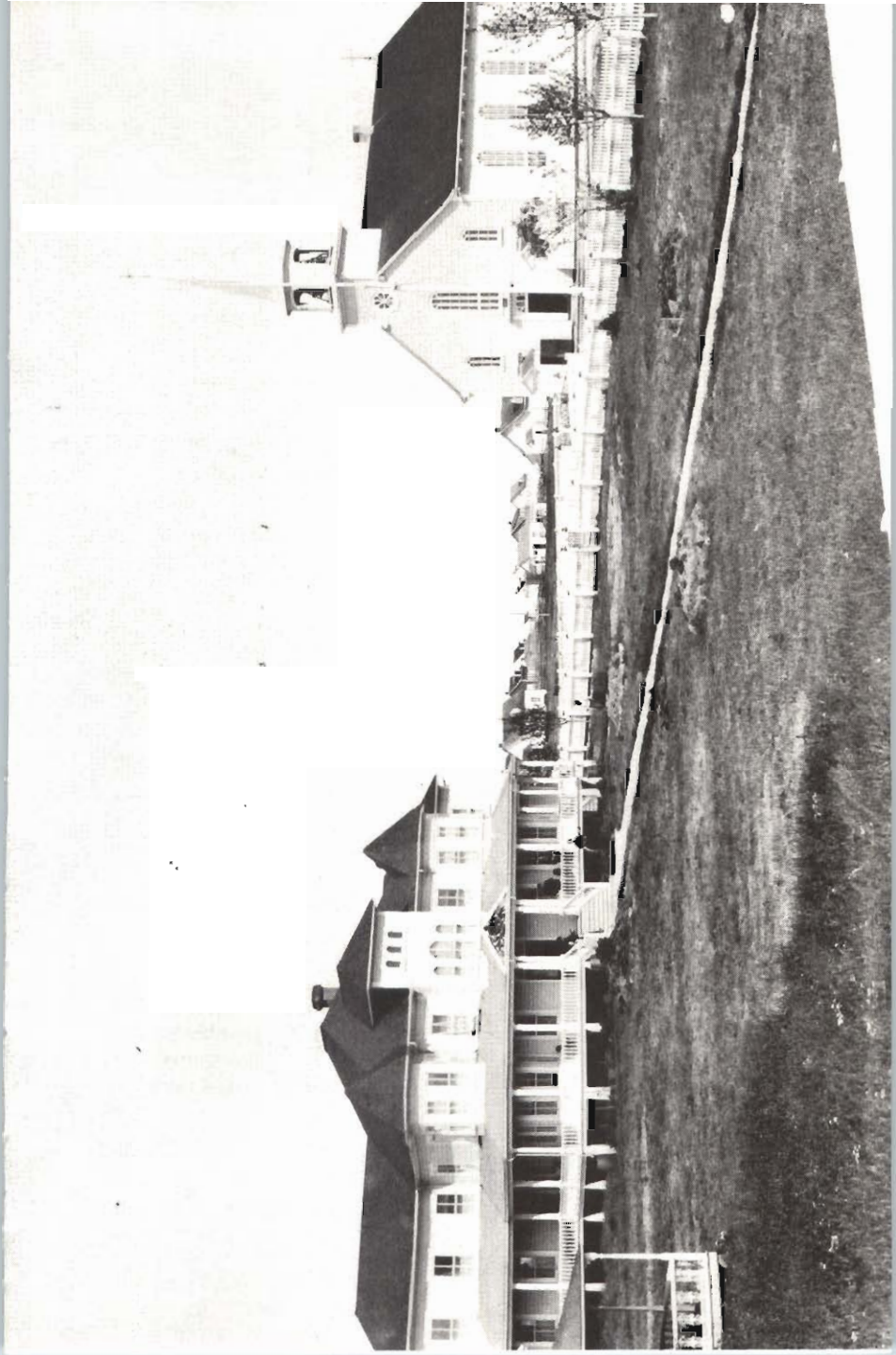
Le 27 novembre 1917, le successeur de M^{gr} Blanche, M^{gr} Giasson, s'y fixait, le presbytère se transforma en évêché et la petite église en cathédrale. M^{gr} Leventoux remplaça M^{gr} Giasson en 1922. Il fit agrandir le presbytère et mit ce logis central à l'usage de tous les prêtres de la région.

Le 1^{er} mai 1924, Pointe-aux-Esquimaux change de nom, on le baptise Havre-Saint-Pierre. Un chroniqueur du village commente ainsi cet événement: «Aujourd'hui la Pointe-aux-Esquimaux change de nom canoniquement et civilement, désormais ce sera Havre-Saint-Pierre. Félicitations à M^{gr} Leventoux d'avoir opéré ce changement dès le début de son vicariat. Le Havre-Saint-Pierre, si bien nommé, a reçu de la nature les meilleures propriétés d'un port de mer idéal. Un bateau y entre et en sort, à l'est et à l'ouest, sans la moindre difficulté. Les plus gros vaisseaux du pays circulent à l'aise et sans encombre dans cette mer intérieure, permettant aux touristes d'admirer le plus pittoresque et le plus grandiose des panoramas laurentiens formé par la longue chaîne des îles Mingan qui s'étend à perte de vue.»

En 1940, les démarches entreprises par M^{gr} Labrie aboutissent. Havre-Saint-Pierre possède son école normale, la première sur toute la Côte. Suit en 1942 la construction de l'hôpital Saint-Jean-Eudes.

En 1948, Havre-Saint-Pierre connaît ses premiers développements industriels lorsque Québec Iron and Titanium décida d'entreprendre l'exploitation d'une mine de titane au lac Allard à trente-sept kilomètres du village. Cette compagnie investit plus de quinze millions de dollars pour la construction d'un chemin de fer et d'un port de mer.

Depuis 1950, des chargements de ce riche minerai quittent régulièrement le port vers les usines de Sorel près de Montréal.



QUAND LE HAVRE ÉTAIT ÉVÊCHÉ

La petite église du Havre et le presbytère tel qu'ils apparaissaient de la mer à partir de 1922, alors que M^{gr} Leventoux y résidait. M^{gr} Leventoux avait fait agrandir son évêché pour en faire une résidence centrale pour tous les missionnaires de la région. Ce presbytère fut démoli pour faire place à un foyer pour personnes âgées. (Photo: Archives de la bibliothèque municipale de Sept-Îles.)



LE NORTHERN MESSENGER IV

C'est avec ce bateau, commandé par le capitaine Cormier, que l'auteur a fait l'un de ses principaux voyages en Minganie et en basse Côte-Nord. Cette photo fut prise à l'occasion de ce voyage au quai de Baie-Johan-Beetz. Le capitaine Cormier connaissait parfaitement le trajet et c'est presque un cours d'histoire qu'il donnait chaque jour à ses passagers. *(Photo: Vic Richer.)*

La population se chiffre à peu près à 5000 âmes. La ville jouit d'une organisation modèle. Elle offre toutes les facilités essentielles des villes modernes: aéroport, hôtels, centre récréatif, piscine, théâtre, et de magnifiques écoles: telle la polyvalente Monseigneur-Labrie et ses résidences pour étudiants.

Les visiteurs, surtout s'ils aiment la pêche et la chasse, deux sports tout particulièrement favorisés dans cette région, s'attarderont ici au cœur de la Côte. Une magnifique plage de sable bien étendue et l'été le climat très agréable et sain, tenteront les vacanciers.

De Havre-Saint-Pierre, le désir d'admirer les merveilleuses sculptures naturelles, chefs-d'œuvre de la mer, mentionnées précédemment, pousse à franchir l'archipel de Mingan.

Plusieurs particuliers propriétaires de bateaux guident les traversées touristiques.

La route ne conduit pas au-delà. Tous ceux qui poursuivaient le trajet de Sept-Îles au Havre en voiture n'ont plus le choix et ils continueront par voie d'eau, comme les autres qui circulaient en bateau au départ.

Aucune éventualité d'une mer houleuse et imprévisible. Très vite on se retrouve surpris et heureux dans le calme des îlots alors que l'on s'enfonce plus avant dans le Golfe aux bords de la Côte.

Avant d'accéder au prochain village, Baie-Johan-Beetz, on côtoie plusieurs îles, dont l'île Saint-Charles où se trouve une magnifique baie.

Plus loin, l'île à la Chasse, séparée de la terre ferme par le havre de Betchouane. Le comte Henry de Puyjalon vécut et mourut sur cette île. Comme beaucoup d'autres, venu en visiteur et fasciné par ces lieux, il y resta toute sa vie.

Né en France au sein d'une noble famille du Limousin en 1839, le comte de Puyjalon foule la terre de Montréal en 1872. Il travaille d'abord à Montréal, puis à Québec, et, en 1888, décroche le poste de gardien du phare de l'île aux Perroquets, puis il se retire en solitaire à l'île à la Chasse où il meurt en 1905. Il repose sur la rive sud de l'île. Sa femme, Angéline, la fille de l'honorable Gédéon Ouimet, ancien Premier ministre de la province de Québec et surintendant de l'Instruction publique, s'était éteinte à Québec en 1900.

De loin, on discerne le mont Sainte-Geneviève et plus près, l'île du même nom.

Une grande baie, Nickerson. Dans cette baie exista déjà un village, Betchouane, assez important, abandonné en 1885. L'arrivée subite et inexplicable de bandes de marsouins dans le Golfe mit en fuite la morue et réduisit les pêcheurs à la misère. Le père Boutin, un missionnaire de Natashquan, alla les assister et il proposa à toutes ces familles de pêcheurs, d'organiser leur transfert dans une autre région. Ils acceptèrent. Le père Boutin connaissait la Beauce, à ce moment-là en pleine colonisation, il les y conduisit, leur obtint des terres. Ils ébauchèrent un autre village dans cette région.

Du bateau, on observe ensuite le cap Blanc et La Table, une montagne très haute, désignée



BAIE-JOHAN-BEETZ

Vous aimerez ce village, coquet, attachant par sa simplicité toute naturelle, mais combien authentique. Au centre « le château », la grande résidence que s'était fait construire Johan Beetz, qu'il avait lui-même décorée, peintures, sculptures. Elle est classée monument historique. (Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)

ainsi par les marins à cause de sa configuration. Après les deux îles Sainte-Geneviève, l'on distingue le magnifique petit village de Baie-Johan-Beetz.

Baie-Johan-Beetz

Ce petit village vécut lui aussi une histoire des plus passionnantes. D'abord, un aventureux pêcheur, Joseph Tanguay, décide de se fixer dans le havre Watshihou, à l'embouchure de la rivière du même nom pour vaquer à la pêche et aussi à la traite des fourrures. L'un des premiers parmi les pêcheurs il se préoccupa de la capture des homards.

Joseph Tanguay reste seul dans ce coin de pays pendant quelques années, il s'installe ensuite à Piastrebaie. En 1849, quelques familles le rejoignent et partagent son genre de vie. Les familles Bourque, Loyseau, Desjardins et Devost, émigraient des îles de la Madeleine.

En 1897, un Belge à peine débarqué au Canada et intéressé aux animaux à fourrures, entreprend un voyage sur la Côte-Nord. Johan Beetz tombe en arrêt spécialement devant le site et la vie des habitants de Piastrebaie. Il décide d'y séjourner quelques années.

Il s'adonne d'abord à la chasse et il achète les fourrures des trappeurs, puis il entreprend l'élevage des animaux à fourrures, tout spécialement le renard, sur une base scientifique.



Cadres de portes sculptés, peintures sur la porte même, tout a été fait par Johan Beetz lui-même et inspiré par la nature qui l'entourait; plantes, gibiers, fruits de mer, etc. Cette maison est aujourd'hui classée monument historique. (Photo: Vic Richer.)



L'intérieur de la maison Johan Beetz, telle qu'il l'a lui-même décorée et telle qu'on peut la voir encore aujourd'hui: à remarquer les peintures dans les portes et le dessus de la table du salon. (Photo: Vic Richer.)



BAIE-JOHAN-BEETZ

Un chemin, un pont, très peu de circulation; aucune route ne relie le village à d'autres localités. Alors le pont devient un terrain de jeux idéal et c'est ce qu'il est pour les enfants du village l'été. (Photo: Vic Richer.)

Afin d'écouler plus facilement, et à des prix plus favorables, les fourrures de la Côte-Nord, Beetz convainc la compagnie Revillon & Frères de Paris à déléguer des représentants sur la Côte pour l'achat des fourrures. Les résultats se révélèrent très heureux, les prix augmentèrent, ce qui facilita la vie des trappeurs et des traiteurs et les encouragea.

Johan Beetz, artiste-peintre et sculpteur se fit construire une très grande et belle demeure qu'il décora lui-même avec tout son art. Après son départ du village, cette maison fut vendue à des Américains. Ils y créèrent un club privé de pêche, opérant sur la rivière.

Le ministère des Affaires culturelles, soucieux du patrimoine, préserve cette demeure en lui attribuant le statut de monument historique.

En 1920, à quelques kilomètres du village, dans la baie Quetachou, la compagnie Spar Mica commença l'exploitation des gisements de feldspath. Cet essor infructueux, la mine disparut et il ne reste aujourd'hui que le quai et un vieux hangar.

En prolongement de ce sympathique village aux maisons construites sur des rochers de chaque côté de la rivière, se situe Aguanish.

Des rivières, de magnifiques baies, aux noms qui rappellent le passage de traiteurs, Pontbriand, Jalobert, la péninsule de Watshishou et la baie Pashashibou où la Compagnie de la baie d'Hudson contrôlait un poste de traite.

Aguanish

La rivière Aguanus fut d'abord appelée Goines et Goynish, et est maintenant clubée pour le saumon.

En 1849, les frères Rochette de Québec invitèrent des familles des îles de la Madeleine à vivre à Aguanish des fruits de la pêche.

Toujours habité par des familles de pêcheurs, ce village s'occupe activement. Une route le relie à Natashquan, le port de mer.

En face, l'île Michon, du nom de Jean Michon. Artisan, il s'amena sur cette île en 1850 et fabriqua des barques de pêche. Près d'Aguanish, une bourgade porte aussi son nom.

Natashquan

Village natal du poète et chansonnier Gilles Vigneault, Natashquan demeure définitivement le plus célèbre des villages de la Côte. Encore chaque année, le poète lui réserve ses plus beaux jours de vacances. D'ailleurs, il ne cesse de revaloriser partout cette contrée.

Ici aussi se joua une page d'histoire des plus importantes. Les pêcheurs basques, espagnols et français mirent cap avant Jacques Cartier. Les Indiens se montraient régulièrement. Lors de son premier voyage en 1535, Jacques Cartier s'arrêta



NATASHQUAN

Une petite église toute blanche, un coin de verdure près de la rivière, une barque de pêcheurs à l'ancre à la fin du jour, il y a de quoi inspirer un poète. Ce n'est qu'une vue très limitée de Natashquan qui est l'un des villages importants de cette partie de la Côte. Un hôtel moderne, La Cache, attend les visiteurs. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*

dans la baie de Natashquan, aujourd'hui baie de Jacques-Cartier.

C'est tout près de Natashquan, sur un merveilleux cap, que Jacques Cartier s'entretint avec un chef indien, Tiennot, concernant les possibilités d'entrer plus profondément dans le Saint-Laurent. Tiennot, un jeune pêcheur français, recueilli par les Indiens à la suite d'un naufrage où tous ses compagnons périrent, décida de vivre avec eux et devint leur chef. Sachant le français, il confia de précieux renseignements à Cartier qui en souvenir de cette rencontre, dénomma Tiennot le cap où ils se rencontrèrent.

L'exode des Acadiens des îles de la Madeleine peupla substantiellement le village qui débuta vraiment en 1855; les premiers résidents: Jean Vigneault, Victor Cormier, Pierre Lapierre, les quatre frères Vigneault, Paul Landry et Louis Talbot fuyaient tous l'île Amherst.

Natashquan, mot montagnais se traduit par «là où l'on chasse l'ours».

La rivière Natashquan, très importante rivière à saumons, très large à la décharge, se jette dans une immense baie.

Le village, très beau, se dota d'une auberge moderne et très accueillante.

Près de la rive de la rivière Natashquan, Louis Jolliet possédait un poste de traite en opération jusqu'au début du siècle.

Pointe-Parent

Réserve indienne située du côté est de la rivière. Un missionnaire, Clément Parent, qui vécut plusieurs années avec les Indiens et qui fut inhumé dans le petit cimetière de ce village en 1784 lui légua son nom.

LA BASSE CÔTE-NORD



À la grande rivière Natashquan débute en fait la basse Côte-Nord. Le promontoire sablonneux de la pointe Parent, du côté est de la rivière, s'avance très loin vers le sud et forme une division naturelle entre la moyenne et la basse Côte-Nord.

La frontière divise alors le diocèse de Haute-rive et celui du Labrador/Schefferville.

Même le paysage change. Au fond, dominant des montagnes de pierres gigantesques aux formes variées et insolites. Au pied de ces montagnes, une immense plage de sable fin sur plus de vingt kilomètres ravit tous les regards.

La rivière de l'Étang introduit dans le fief de la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-Saint-Laurent, inaugurée le 22 mai 1963. Elle constitue le plus grand territoire municipal du Canada, elle s'étend sur une longueur de 290 kilomètres. Six mille habitants se répartissent dans quinze petits villages, dont trois seulement majoritairement de langue française.

Dans cette partie de la Côte-Nord, beaucoup plus qu'ailleurs, le transport conditionne tout. Le bateau, l'hydravion, l'avion et l'hélicoptère desservent les individus. Les bateaux, gros, moyens et petits s'utilisent particulièrement, du moins l'été.

Mais l'hiver, entre ces centaines d'îles qui s'avancent jusqu'à 15 kilomètres de large sur 200

kilomètres de long, la mer gèle tôt et l'eau gît tranquille.

Pour les citadins, la circulation individuelle se maintient libre et facile. Anciennement en traîneaux à chiens, maintenant en motoneige, ils vont veiller le soir à plus de 40 kilomètres et reviennent dans la nuit chez eux.

Les rapports avec l'extérieur trahissent plus d'inquiétude pendant cette période.

La réputation d'un pays difficile, au climat rude se concrétise dès lors. La survivance demande un courage à toute épreuve.

Cette nature exige que l'on vainque ses éléments les plus difficiles pour survivre. Des hommes et des femmes mènent une existence où chaque réussite prouve un exploit, où l'héroïsme est monnaie courante. Combien racontent tout bonnement, comme un souvenir ordinaire de toutes leurs aventures, une nuit écoulée à la belle étoile, sur une île, en plein mois de janvier, sans couverture et sans possibilité d'allumer du feu au cours d'excursion de pêche ou de chasse.

On parvient enfin au cœur de la basse Côte-Nord.

Kégashka

Peu après Natashquan, on repère le village de Kégashka. Il apparaît superbe, niché au fond



QUAND LES GOÉLANDS VIENNENT CHERCHER
LEUR NOURRITURE

Dès leur arrivée au quai, les pêcheurs préparent leur poisson, les goélands le savent et, par centaines, ils attendent les déchets qui pour eux sont des mets délicieux. Ils sont presque familiers, ils s'approchent de très près et si les déchets tardent à venir, ils les piquent presque aux mains des pêcheurs. Ce décor familial a été photographié à Kégashka. (*Photo : Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.*)

d'une baie, construit de chaque côté de la rivière qu'un petit pont de bois enjambe.

Du bateau, on remarque étonné le chemin du village dont la blancheur reflète les rayons du soleil. Un pavé de coquillages de mer écrasés tient lieu d'asphalte.

Avant de rejoindre le modeste quai, voici la rivière Longue et la rivière Kégashka, au multiples variantes comme Chekashka et le diminutif Kashka qui se prête également à une baie, un village, une île et une pointe.

Une histoire assez spéciale éprouva ce petit village. Des Acadiens de langue française, originaires des îles de la Madeleine, se regroupèrent dans cette région, en 1857. Tous les chefs de famille s'employaient à la pêche.

Au cours de l'hiver 1870-1871, une épidémie de diphtérie ravagea le village, presque tous les enfants moururent et quelques adultes aussi. Cette année-là, en plus, un envahissement de mousouins anéantit presque la pêche à la morue. Au printemps, tous les habitants se désolaient dans une très grande misère: malades, rien à manger. Le père Boutin, venu de Natashquan à la fin du printemps 1871, sollicite le secours du gouvernement pour évacuer toutes les familles. Un bateau spécial les rescapa, les conduit à Québec où le Bureau d'immigration du port les retient en quarantaine comme des étrangers avant de les acheminer vers la Beauce où on leur livre de nouvelles terres.

En octobre 1872, des Terre-neuviens anglais achètent une partie des maisons abandonnées.

Quelques années après, ils saluent quelques familles en provenance de l'Ontario et, en 1895, d'autres familles anglaises exilées de l'île d'Anticosti à l'achat de celle-ci par le chocolatier français Henri Menier.

Kégashka forme maintenant un très joli village anglais de la Côte-Nord. Sa petite route pavée de coquillages écrasés relie les maisons à l'église, à la salle paroissiale, à l'école et au quai, et des trottoirs de bois tiennent compagnie aux maisons.

L'emplacement du cimetière seulement rappelle le village français; les restes exhumés reposent près des survivants des familles dans leurs nouveaux quartiers.

À peine à vingt kilomètres de Kégashka, Musquaro, rivière, baie et village, localisé près d'un club de pêche très important.

Dès 1770, sur le rivage au fond de la baie, s'élevait un poste de traite.

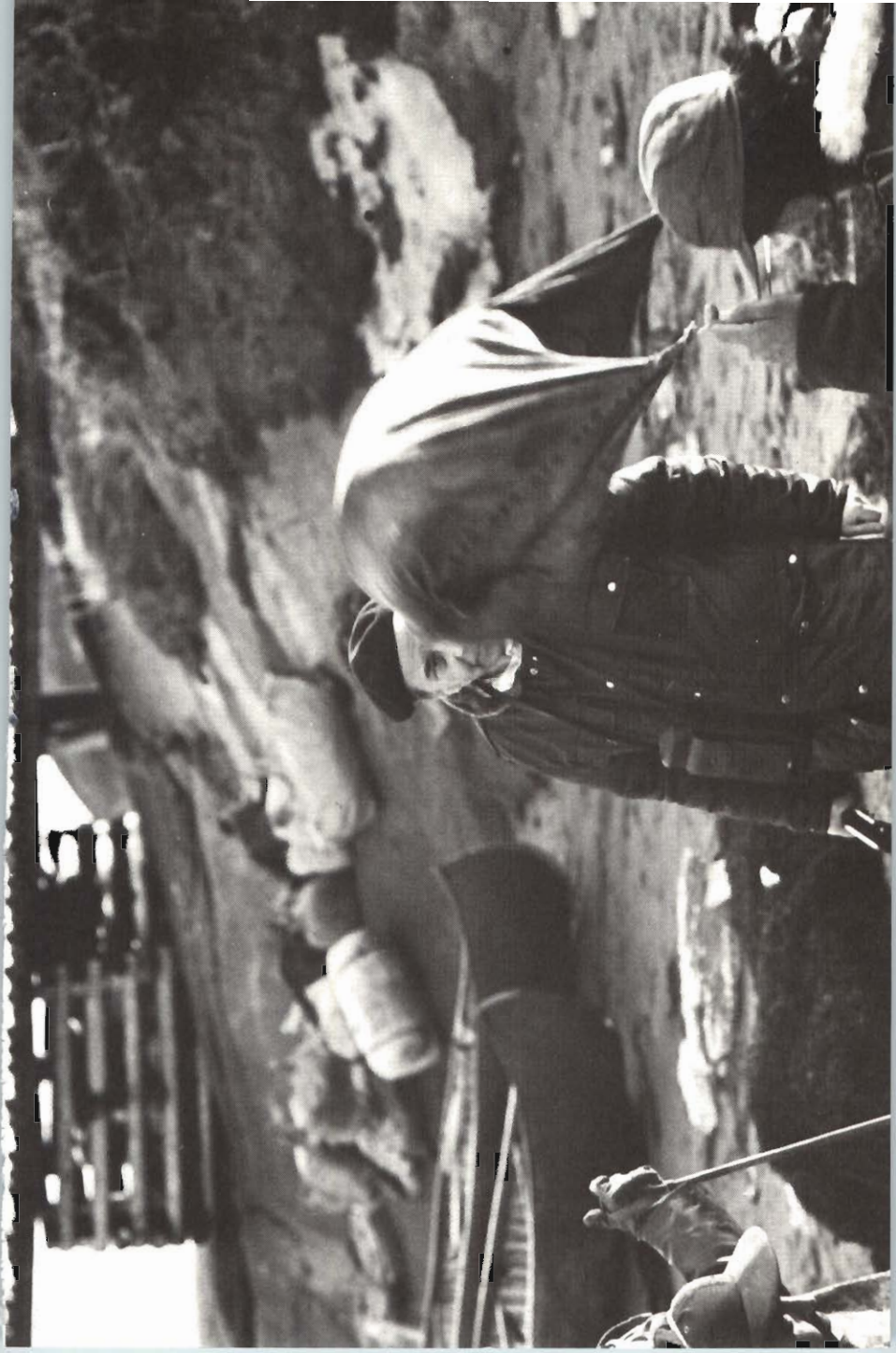
La rivière serait assez courte, d'où l'épithète indien *musquaro* «courte comme la queue de l'ours». Les rivières et les îles se succèdent très près les unes des autres dans cette partie de la côte bordée de rochers très hauts, pierre et granit, que les bateaux frôlent tout le long, l'eau atteignant partout une très grande profondeur.

On franchit ensuite l'archipel de Washicoutai, face à une baie dans laquelle se jette en cascades une très importante rivière, les deux portant le nom de Washicoutai, dérivant sans doute de *chicoutai* (plaquebières), ce délicieux petit fruit que l'on cueille dans les savanes et les plaines de mousse.



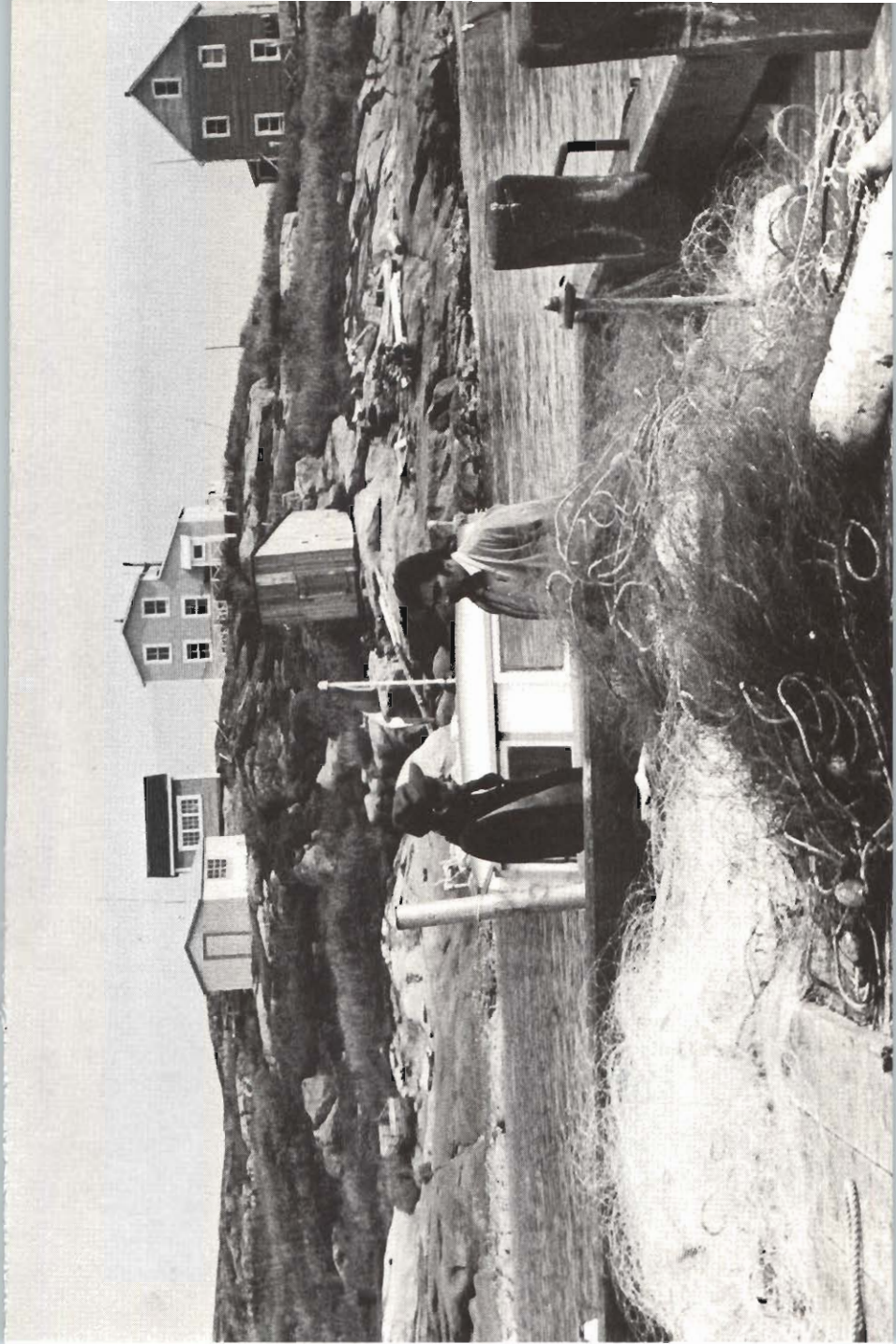
UNE BIBLIOTHÈQUE SUR LA MER...

Trois fois nous avons organisé un salon du livre sur bateau, et il est allé de quai en quai de Sept-Îles à Blanc-Sablon. Nous sommes ici au quai de La Romaine et ce sont les Indiens montagnais qui sont tout émerveillés par tant de lecture. L'auteur et l'éditeur donnent à bord les explications voulues... *(Photo: Vic Richer.)*



L'ACCUEIL DES TRAPPEURS

Encore aujourd'hui, comme ils l'ont toujours fait, les Montagnais partent dans le nord pour des semaines, des mois, à la recherche du gibier pour la viande et les fourrures. Quand ils reviennent, leur grand ami est toujours là pour les accueillir. À La Romaine, le père Alexis Jouveneau est vraiment l'ami des Montagnais. Il vit avec eux, comme eux et souvent il voyage avec eux aussi. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*



LA ROMAINE

À La Romaine, le quai est loin du village: au bord il n'y a que quelques maisons. (*Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.*)

Dans le fond de la baie, fonctionne un club de pêche, le club Washicoutai.

À partir de cet archipel, les îles semblent se multiplier, se pressant les unes les autres sur plusieurs rangs tout le long de la côte, parfois jusqu'à dix-huit ou vingt kilomètres au large, de sorte que, par tous les temps, les bateaux vont toujours dans le calme, en toute sécurité, comme sur la surface calme d'une rivière.

La Romaine

Deux villages voisinent en harmonie ; un canton de pêcheurs canadiens-français et une réserve indienne importante. Le bureau de poste et la paroisse portent le nom de Gethsémanie.

L'appellation «la Romaine», attribuée d'abord à la rivière, vient du montagnais *ouraman* qui veut dire «ocre rouge», cette glaise rouge ressemblant à de la peinture teinte le rivage.

Dès 1700, la Compagnie de la baie d'Hudson y régissait un poste de traite. Aujourd'hui elle possède encore un magasin.

Le quai disposé dans une baie, assez loin du village, ne manque pas d'attirer tous les habitants, comme partout sur la Côte, lorsque accoste un bateau.

De l'autre côté, les îlots Audubon.



Voulez-vous des pétoncles? En arrivant aux quais des villages, très souvent nous achetions des pétoncles bien vivantes que nous dégustions au repas suivant... Vous l'ouvrez, vous enlevez la toute petite partie intestinale, vous mélangez la partie orangée avec le centre blanc, vous assaisonnez, gratinez de fromage et faites cuire au four... Quelle coquille saint-jacques! (Photo: Vic Richer.)



BAIE-DES-LOUPS (WOLF-BAY)

Il n'y a pas que les grandes personnes qui s'adonnent à la pêche. Le fils du photographe Vic Richer et Serge Santerre, le fils de l'auteur, font leurs premières armes et tentent de retirer de leur filet les pétoncles fraîchement capturées. *(Photo: Vic Richer.)*

Quelques beaux havres, Fraser, Mackenzie, du Grand Ruisseau, où très souvent les pêcheurs se rencontrent pour un repos bien mérité.

Après la baie Coacoachou, ancien siège d'un poste de traite, le bateau longe le cap Whittle qui le guide du haut de son phare. Puis il se faufile dans l'archipel de Ouapitagone. Sur l'une des îles, un ruisseau coule vers la mer et le bateau le rase suffisamment pour que l'on emplisse des gobelets de son eau glacée. Elle prend source d'un petit lac sur l'île, et elle désaltéra par le passé bien des pêcheurs.

Sur les îles, des pierres aux formes variées, se dressent comme des statues.

De temps en temps, surgissent des cabanes isolées, haltes pour pêcheurs et chasseurs.

Les loups marins s'étaient nombreux. Un peu partout, ils nagent ou se reposent au soleil en toute tranquillité.

On accède ensuite à une étroite et profonde baie.

Wolf-Bay

Tout au fond, le havre Jones. D'un côté le quai, de l'autre un petit hameau, huit maisons habitées de père en fils par les membres d'une même famille, les Jones, dont les ancêtres s'expatrièrent de Terre-Neuve en 1850.

Ces familles pêchent les homards et pétoncles qu'ils mettent en conserve. On ouvre toujours une boîte avec délice.

Tout près du hameau, un petit cimetière. Un monument très haut, celui de l'ancêtre, trône entouré de ses descendants décédés depuis 1850 et inhumés avec moins de pompe.

Dès la sortie de la baie, vers l'est, plusieurs îles importantes, dont l'île du Lac, cache en effet un lac, l'archipel Sainte-Marie, la baie Bussière, l'île Watagheistic, fière de son havre, le havre Jolliet.

On découvre plusieurs havres naturels dans ces îles. Ils perpétuent le souvenir des pêcheurs qui les avaient adoptés comme lieux de repos; le havre à Jos-Blais, la pointe à Maurier, l'anse à Nadeau.

Avant de pénétrer parmi les îles Harrington, un petit village prend de plus en plus d'importance pour la région immédiate: Chevery.

Chevery

Construit en partie sur la pointe de sable qui s'avance du côté est de l'embouchure de la rivière du même nom, Chevery fut ainsi appelé en l'honneur de Jean-Baptiste Chevery. Capitaine de bateau déjà en 1747 il commandait le *Joseph-Marie*, un voilier qui avait descendu le Saint-Laurent vers le Labrador.

Une croissance relativement récente lui vaut le titre de village en 1971.

Deux rivières dans ses limites, la Nétagamiou et la rivière à la Croix.

Chevery détient les bureaux et est considéré en quelque sorte comme le centre administratif de la municipalité de Côte-Nord-du-Golfe-Saint-Laurent. La Commission scolaire du littoral ouvre également un bureau administratif.

Chevery se structura à ses débuts avec la participation de pêcheurs d'Harrington, de Barachois, de Mainland et d'autres villages de la basse Côte-Nord. Aujourd'hui, il rassemble environ 300 habitants.

Plus loin les îles Harrington abritent un magnifique petit village : Harrington-Harbour.

Harrington-Harbour

Village instauré par des Terre-neuviens en 1830, il occupe une île que divise le ruisseau de la Coulée. Un pont de bois relie les deux parties.

Dans ce village subsiste le plus ancien hôpital de la Côte : l'hôpital Grenfell que l'on doit aux dons d'une société londonienne, la Deep Sea Mission.

Un amas d'îles, dont l'île d'Entrée, l'île du Jardin, l'île Harrington, ceinture et protège de tous les vents le plus pittoresque port de mer de la basse Côte-Nord.



HARRINGTON-HARBOUR

Un immense rocher qu'il faut longer avant d'arriver à Harrington-Harbour. Échancré et coupé de partout, le temps y a laissé prendre du lichen et de la mousse qui lui donne une impression de vie. Tout au-dessus, un phare d'observation où réside un gardien. Il y a plusieurs années, nous a dit le capitaine Cormier: «Toute une famille y vivait, et du bateau, souvent l'on apercevait un enfant, attaché à la maison par une longue corde, et qui s'avavançait pour voir passer les bateaux.»
(Photo: Vic Richer.)



HARRINGTON-HARBOUR

Des maisons solidement bâties avec trottoir de bois qui vont de l'une à l'autre, des petits ponts qui enjambent les ravins: c'est Harrington, petit village paisible, avec son église, sa salle communautaire, son école, son hôpital, le premier dans cette région et entièrement payé, au départ, par une fondation de Londres. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*

On contourne un immense et impressionnant cap, à portée de vue, le phare et la maison du gardien.

C'est de Harrington-Harbour qu'on imagina de tenter une expérience unique au Canada, importer des rennes de Suède et les élever pour remplacer les chiens aux attelages.

Le docteur Grenfell, qui avait à parcourir une vaste superficie, sans route, pendant de longs mois dans la neige, conçut ce plan; il entreprit de nombreuses démarches et finalement réussit à obtenir l'aide du gouvernement fédéral.

Enfin, cinquante rennes débarquèrent d'outre-mer. On les achemina d'abord à Terre-Neuve malgré les recommandations du docteur Grenfell qui les réclamait sur la Côte-Nord.

Deux années plus tard il obtint gain de cause, et de Terre-Neuve les rennes furent consignés dans une grande plaine, recouverte de mousse, entre l'anse des Homards et la baie Napetipi, pas très loin du village de La Tabatière.

La déportation des rennes saufs, en 1912, en Alaska, résulta de l'insuccès de l'entreprise, insuccès imputable à plusieurs causes.

Puis, on s'oriente vers un autre archipel, l'archipel du Petit et du Gros Mécatina.

À quelques kilomètres d'Harrington-Harbour, on embouque dans le détroit d'Aylmer où se blottit un petit village de pêcheurs, Aylmer-Sound.

Ces deux sites honorent la mémoire de lord Aylmer, ancien gouverneur général du Canada.

Lord Aylmer, en 1831, se rendit sur la Côte et à l'île d'Anticosti; il explorait les lieux dans l'idée d'y orienter les immigrants.

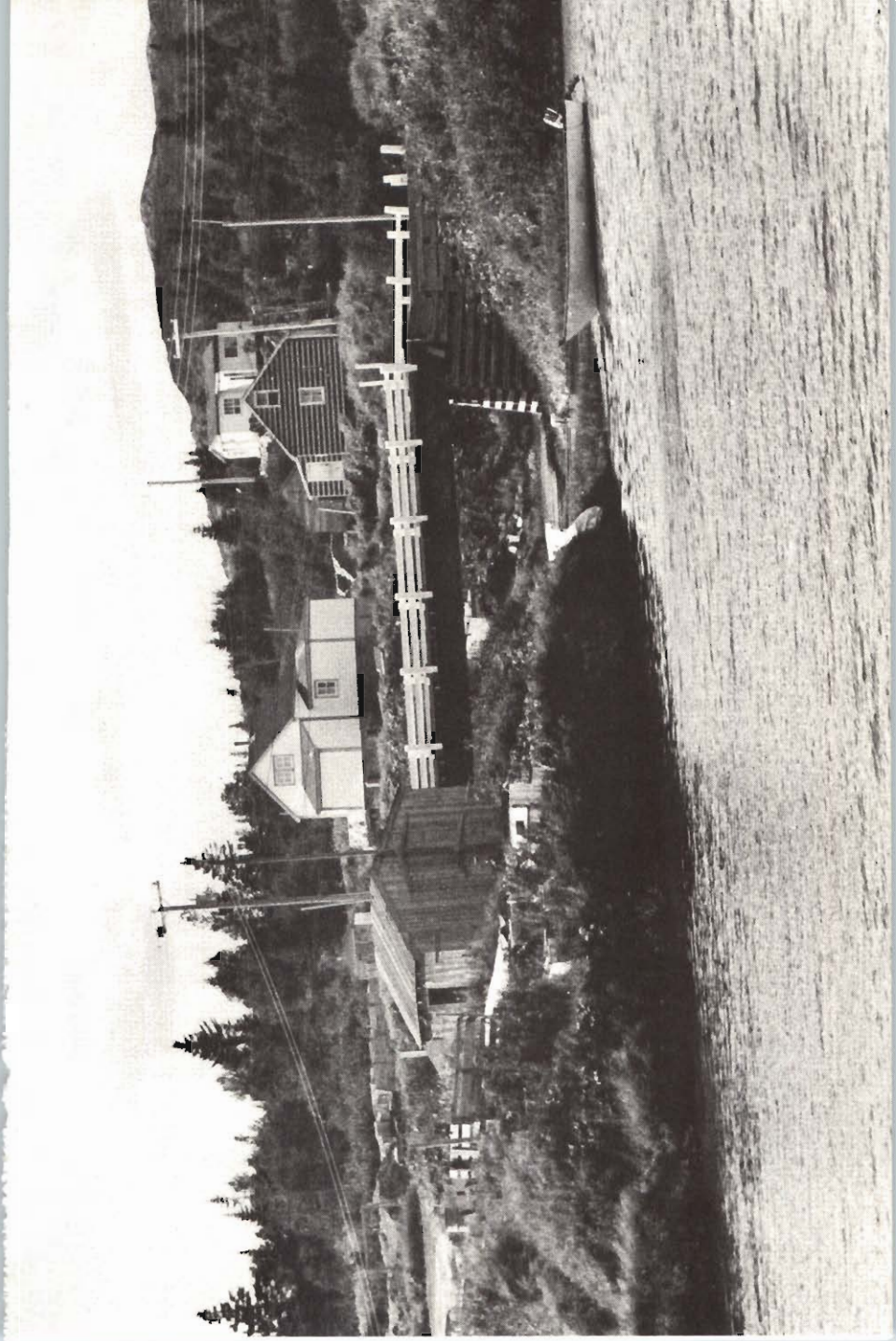
Maintenant des centaines d'îles surnagent à la surface. On n'a plus l'impression d'être sur le Saint-Laurent, mais de circuler sur des rivières, d'un lac à l'autre. Le paysage extraordinaire, le dépaysement complet et le calme tellement impressionnant projette dans un monde nouveau.

C'est l'avant-goût de ce que réservent les rigoles, ces passages entre les îles qui introduisent dans le calme, d'une baie à l'autre, d'un groupe de maisons à l'autre, d'un village à l'autre.

Ainsi on double le cap Mackinnon, la baie de Salaberry et la rivière Mécatina, et toujours, beaucoup de petits havres qui portent le nom des principaux marins, pêcheurs, qui les ont adoptés comme abris, le havre à Gaumont, à Boulay, à Michel, et autres, puis, un autre village.

Tête-à-la-Baleine

Un village d'été, un village d'hiver. Le village d'hiver sur la rive où arrêtaient en permanence les premiers pêcheurs en 1880. Le village d'été, à environ dix kilomètres plus loin où les villageois charroient vers le large pour le temps de la pêche. Quelques-uns même, il y a quelques années, transféraient sur radeaux leur maison du village d'hiver au village d'été.



TÊTE-À-LA-BALEINE

Une baie, un pont de bois, un abri pour les bateaux, une petite rivière près de laquelle on se construit parce qu'elle fournit l'eau douce, ce genre de décor est fréquent sur la Côte: il était fait tout naturellement pour les pêcheurs, et les pêcheurs l'ont aménagé pour eux. (Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)

Le village d'été, prévu pour la pêche, occupe l'île Providence. La première église d'une originalité frappante date de 1895. Abandonnée pour une bonne période de l'année, balayée facilement par les grands vents, elle perdit une partie de son clocher. Elle assista à de si touchantes traditions; de plus, son architecture tout à fait spéciale mérite la longévité, aussi bien des gens de la région lui réclament le statut de monument historique.

Onze îles, dont l'une opposée au village dessine une tête de baleine, composent l'archipel de la Tête-à-la-Baleine.

Morues, pétoncles, homards nourrissent la population; en plus, le loup marin très abondant dans les alentours affermit leur fortune.

Après l'île Providence, retiennent l'attention l'île Perrot, l'île du Chat, l'île Nadeau, l'île Galuchon, l'île Beaulieu et les premières îles du Grand Rigolet.

Au bout de quelque dix-huit kilomètres, après avoir contourné sur une longue pointe, un cap très élevé, le cap Mécatina, une très belle baie fait surface.

Baie-des-Moutons (Mutton-Bay)

Dans un silence céleste, les moteurs au ralenti, le bateau creuse un sillon d'écume jusqu'au fond de la baie où se niche un sympathique village.

Cinquante-cinq familles de langue anglaise et deux de langue française coexistent. Les homards remplissent les cages à la grande satisfaction de tous ces pêcheurs avides de prises.

En 1872, des Terre-neuviens assirent les premières fondations du village.

La petite rivière Mécatina divise le village en deux et, autrefois, aucun point ne reliait les deux rives. L'été une barque faisait la navette d'un côté à l'autre, mais l'hiver bien sûr le gel uniformise toute surface.

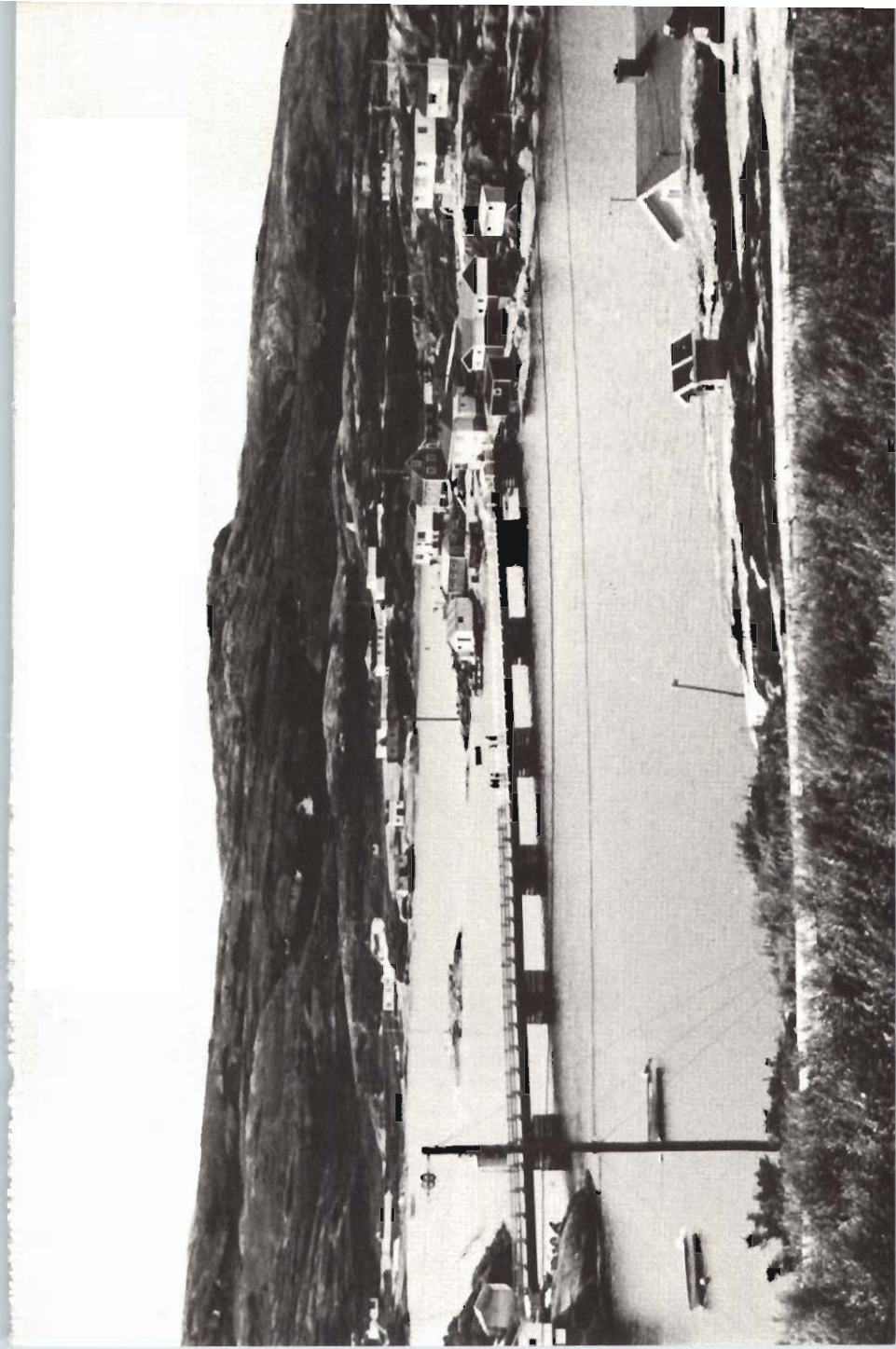
Au cœur de la baie, un vieux cimetière garantit la paix aux défunts.

À peine sortis de la baie, on progresse vers l'est et on double la pointe Rouge et la baie Rouge. En 1833, un grand nombre de pêcheurs élirent domicile sur ce terrain.

M^{re} Napoléon Labrie y résida pendant quatre ans accomplissant une mission. Alors, survint sa nomination comme vicaire apostolique du Golfe-Saint-Laurent, au début d'avril 1938.

Un cométique le mènera à Natashquan et de là un petit avion le déposera à Havre-Saint-Pierre, siège du vicariat.

Passé Baie-Rouge, on touche un passage très étroit, le plus étroit que l'on emprunte pendant ce voyage et on débouche dans une baie impressionnante qui enserme sur ses côtes le prochain village.



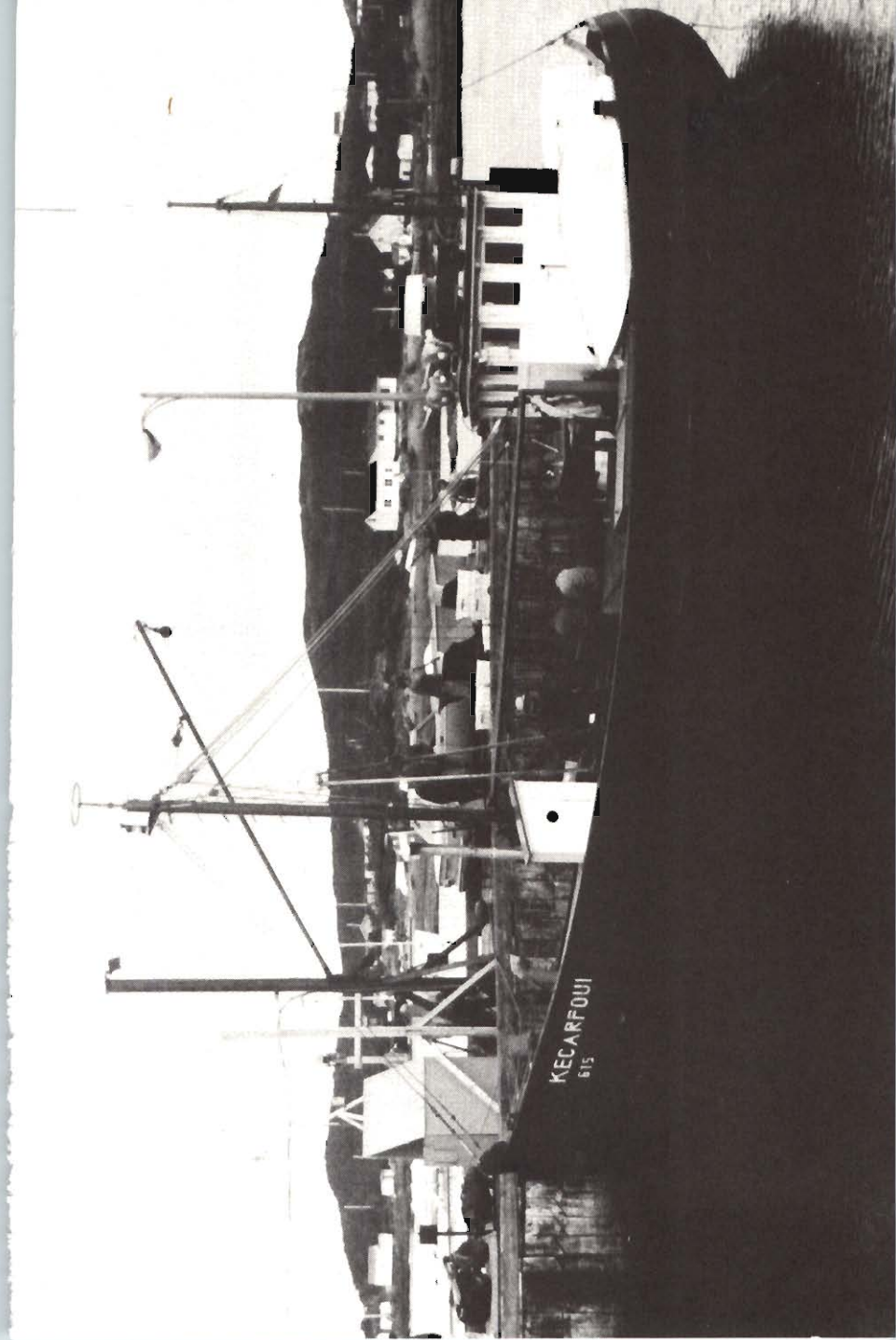
BAIE-DES-MOUTONS

Un bijou de village dans un écrin de pierres. Le bateau entre dans la baie, il s'en va au quai et l'on descend tous pour circuler dans ce village: un pont de bois pour piétons nous permet d'aller d'une rive à l'autre. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*



VOULEZ-VOUS DU HOMARD...?

À tous les quais, et même en mer, vous pouvez faire provision de poisson frais et de fruits de mer... ils abondent, et ils sont exquis. Ici, c'est un arrêt à Baie-des-Moutons. (*Photo: Vic Richer.*)



AVEC LE KÉCARPOUI, C'EST LA GRANDE PÊCHE

Ce genre de bateaux de pêche est de plus en plus fréquent sur la Côte et chaque jour ils vont décharger leur précieuse cargaison à La Tabatière. La Tabatière est un arrêt important: il y a une usine de préparation pour le poisson; c'est un endroit pour faire provision d'eau douce et de carburant. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*

La Tabatière

Ce nom vient du montagnais *tabaquen* qui veut dire sorcier.

Samuel Robertson s'y case en 1820. En 1833, Audubon séjourna quelques jours avec lui pour discuter de la faune et de la flore de la région.

La première école remonte à 1852, et la première église à 1853.

Depuis 1940, la St. Lawrence Sea Product, appartenant en partie aux membres de la famille Blais de Québec, transforme le poisson dans son usine.

Le village s'exprime partie en anglais, partie en français.

Le port contraint tous les bateaux à un arrêt obligatoire. Ils s'approvisionnent en essence et en eau fraîche avant de repartir.

La baie franchie, on aborde la passe à Germain où un phénomène d'optique extraordinaire ne manque jamais d'impressionner même le plus averti.

Le bateau se dirige maintenant vers une montagne. Aussi bien en face que de chaque côté aucune issue ne présente d'ouverture, quand, imperceptiblement, au fur et à mesure que l'on s'en approche, la montagne se fend pour livrer passage. Aussitôt entré, on regarde en arrière et elle s'est refermée comme elle s'était ouverte.

On sillonne alors pour vrai les rigolets. Jusque dans la baie de Brador, on jouit du calme et du

charme d'une mer toujours paisible à l'intérieur de ces centaines d'îles qui mystifient et semblent plutôt parsemées de rivières et de lacs.

Le Grand Rigolet reçoit les bateaux de taille qui font le transport jusqu'à Blanc-Sablon, et seuls les bateaux petits et moyens circulent sur les petits rigolets.

Ces rigolets, même au mois de juillet, peuvent supporter des glaciers.

Au cours d'un voyage avec le capitaine Cormier, un glacier magnifique nous surprit. Il reproduisait la forme d'un château immense et scintillait des mille feux du soleil couchant qui le frappait.

On rencontre ensuite Canso.

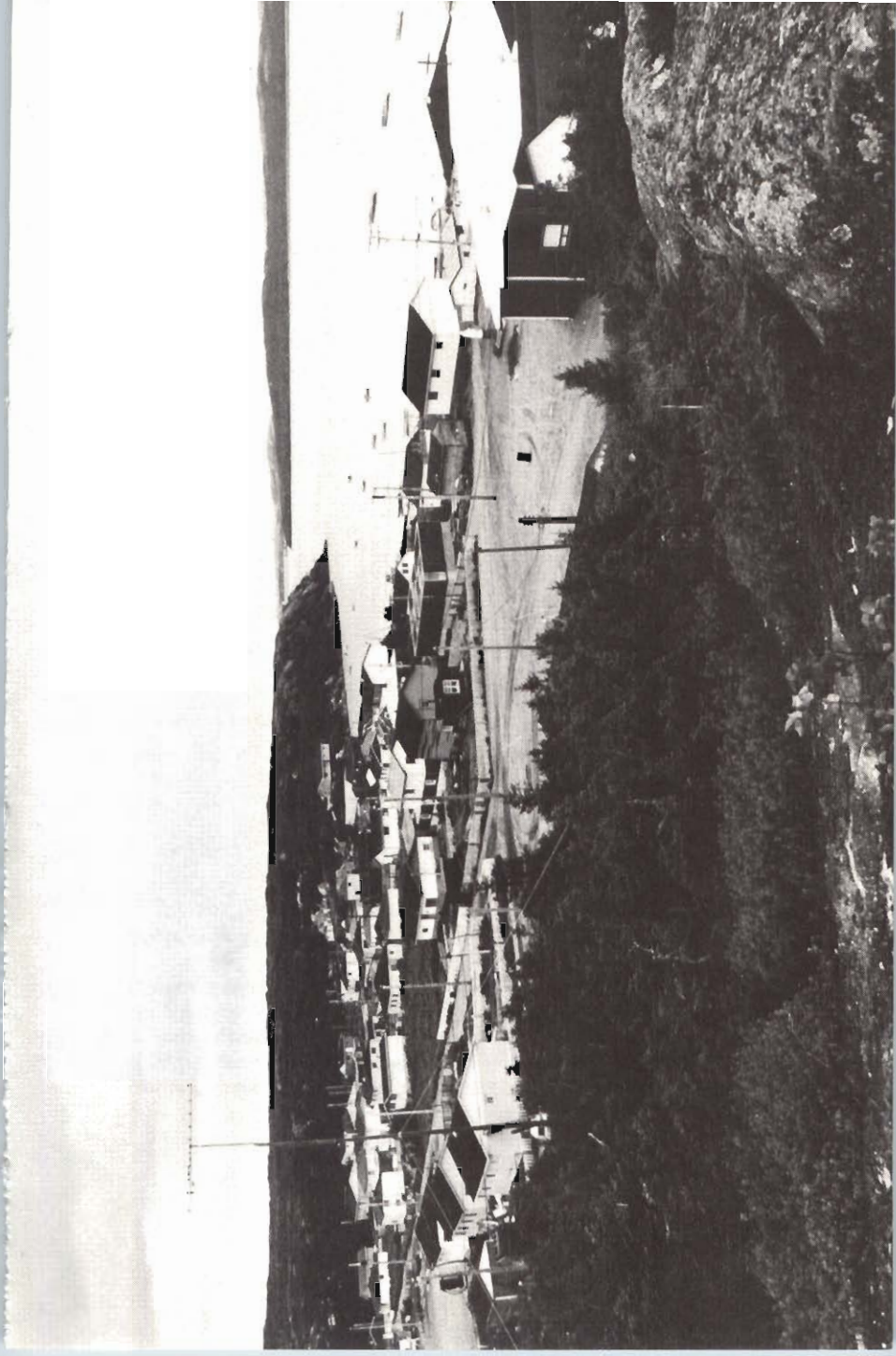
Sur cette île demeurent cinq familles terre-neuviennes. Elles détiennent un humble poste de pêche.

Une série d'îles, les îles Marsal, Brouague, Mistanoque, Napetipi, Le Boulet, compose sa suite. Puis l'anse des Homards appelle quelques pêcheurs et on gagne une terre historique.

Port-Saint-Servan

Lors de son premier voyage, Jacques Cartier s'attarda à ce port. Dans ses récits, il le décrit de la façon suivante :

«... et outre, environ une lieue ou deux, nous trouvâmes une petite rivière, fort profonde et est



SAINT-AUGUSTIN

Blotti au pied des montagnes qui longent la rivière du même nom, ce petit village fut longtemps oublié des voyageurs et des visiteurs qui faisaient le trajet de Sept-Îles à Blanc-Sablon; c'est que les grands bateaux ne peuvent s'y rendre: il faudrait qu'ils remontent la rivière sur quelques kilomètres et l'eau n'est pas assez profonde. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*

entre deux hautes terres. C'est un bon hable; il fut plantée une croix au dit hable et nommé Saint-Servan».

Jadis, Jacques Cartier croisa un autre navire français, venu de La Rochelle et qui avait fait escale quelques jours sur la Côte-Nord au port de Brest.

Puis on devance la baie des Ha! Ha! et la baie de Kécarpoui, et on approche de Saint-Augustin.

Saint-Augustin

Le village lui-même se situe à quelques kilomètres au sein de la rivière du même nom, les bateaux ne peuvent remonter son cours, seuls les chaloupes ou barques de pêche à mer haute atteignent le port.

Une grande place d'eau, entourée d'îles, forme le « carré » Saint-Augustin, le quai, par-devant la rivière, reçoit les embarcations.

François Margane de La Valtrie organisa un poste de traite en 1720, c'est donc l'un des plus vieux villages de la Côte-Nord.

Par la suite, se rendirent des pêcheurs terre-neuviens.

Une réserve indienne très importante survit.

Une très grande île, l'île des Genévriers ferme le carré Saint-Augustin.

Beaucoup d'autres îles pointent, dont l'île Bayfield, l'île du Forgeron avec, derrière la baie de Kingston, l'île Berthelot, l'île Cumberland, et les baies de Shécatica et Robin.

Ensuite, toujours des îles, dont l'île Verte, l'île Bilodeau, les îles aux Chiens, les îles Hautes, les îles Eider, l'île Lizotte.

On remarque en face de la baie et du port de Jacques-Cartier et de l'anse Scallop, une anse très profonde qui progresse très loin à l'intérieur des terres; et, enfin l'archipel du Vieux Fort.

Vieux-Fort

Des îles, une baie et au fond un petit village, Vieux-Fort.

Jusqu'en 1680, des pêcheurs bretons les fréquentaient encore. Leurs résidences se dérobaient entre les rochers et ils prévoyaient des sortes de fortifications, pour se protéger des pilliers.

En 1732, des pêcheurs terre-neuviens aménagèrent dans ces vieilles résidences, puis les délaissèrent. Ils s'en préparèrent de nouvelles dans les alentours.

Successivement après Vieux-Fort, l'île et la baie des Esquimaux, on aperçoit le beau village de Rivière-Saint-Paul.

Rivière-Saint-Paul

La rivière Saint-Paul portait au début un nom inuit : Quitzezaqui, la « Grande Rivière ».

En 1706, le 20 mars, cette rivière et les terres la bordant, furent concédées à Amados Godefroy, sieur de Saint-Paul. Elle s'inscrivit alors au titre du maître, pour devenir St. Paul River quand les Terreneuviens se montrèrent.

Ce poste de traite très important agréait plusieurs familles indiennes en début d'été, qui s'esquivaient avant l'hiver.

Quinze familles indiennes, très attachées à ce coin et familières avec les citoyens blancs se posèrent en permanence et adoptèrent la vie des Blancs. Ils renoncèrent aux avantages de leur réserve.

Depuis, ils s'intègrent parfaitement aux 350 autres habitants du hameau de Rivière-Saint-Paul. De l'autre côté de la rivière, à quelques kilomètres, la Grande Île, puis l'île de Bonne-Espérance.

Bonne-Espérance

Île, baie et havre. Bonne-Espérance fut le nom donné au premier village véritablement organisé en terre canadienne.

Des marins bretons, suivis de marins basques français et espagnols dès le début du xvi^e siècle

en posèrent les premières bases. Ils jetaient leurs filets dans le Saint-Laurent et appelèrent ce lieu Port-de-Brest.

Selon des historiens, Cartier, pêcheur de métier, y ancrant une première fois, plusieurs années avant son premier voyage officiel en 1534.

Ce port ne devint jamais une grande ville, soutient M^{gr} Bélanger. Les pêcheurs venant de Bretagne ou du pays basque français et espagnol, quand même très nombreux et bien organisés, ne maintenaient les activités que l'été. Ils s'amenaient très tôt le printemps, se livraient à la pêche, et ils préparaient leurs poissons sur place. Ils avaient organisé des « saloirs » et des « fumeries ».

L'automne, ils retournaient dans leur pays avec leur précieuse cargaison. Toutefois quelques gardiens stationnaires veillaient le port.

On double d'une part Salmon-Bay et de l'autre une île très émouvante de notre histoire.

L'île de la Demoiselle

Au début de l'été 1542, Jean-François de La Roque de Roberval voguait de France en direction de Québec. L'accompagnait l'une de ses nièces, Marguerite, qui immigrait dans ce nouveau pays.

Pendant la traversée, un marin la séduit, elle se donna à lui.

L'étroitesse d'esprit, la rigidité des mœurs et la sévérité des lois poussèrent Monsieur de Roberval à s'indigner d'une telle conduite. Il ordonna de débarquer sa nièce et le marin séducteur et les abandonna dans l'île avec la gouvernante de la jeune fille.

L'année suivante, le maître pilote Roberval regagnait la France. Il stationna à l'île pour les reprendre avec lui, il ne retrouva aucune trace d'eux. Il appela quand même l'endroit l'île de la Demoiselle.

De fait des pêcheurs bretons en route vers la France recueillirent vraisemblablement, dès l'automne, Marguerite de Roberval et ses infortunés compagnons. Cette aventure romanesque inspira l'auteur du livre *les Amants malheureux*.

Après cette île, on reconnaît l'immense et belle baie de Brador.

Middle-Bay

Le premier hameau de tous ceux qui entourent et longent la baie.

Les ancêtres terre-neuviens tenaient des installations de pêche.

Tous près, la baie, la pointe et le havre des Belles Amours. Au xvi^e siècle, John Buckle y détenait une ravissante résidence.

Quelques minutes de navigation et on touche Brador.

Brador

Position importante et stratégique pour les premiers habitants.

Cette zone de pêche attira les Portugais qui s'y donnaient rendez-vous. Les Basques espagnols s'y rendirent ensuite, suivis des Basques français.

Centre commercial important, les Français l'utilisèrent de 1702 à 1720 comme lieu de protection militaire sous la direction d'Augustin Legardeur de Courtemanche, puis de François Martel de Brouague.

Lourdes-de-Blanc-Sablon

Ce fut aussi Longue-Pointe, charmant village français construit sur une longue pointe qui s'étend entre la baie de Brador et celle de Blanc-Sablon.

Avec son hôpital, sa très belle église, son école moderne et son aéroport assez bien aménagé, il se classe au premier rang du développement régional.

Déjà au temps des Basques, les pêcheurs détenaient des logis.

En 1730, advinrent des pêcheurs des îles de la Madeleine.

En face du village, l'île Verte (Greenly Island). Un phare guide les navigateurs.

Cette île est réputée par un fait mémorable qui marqua son temps: à midi, le 13 avril 1928, le *Bremen*, avion allemand, piloté par Hunefeld, Koehl et Fitzmaurice exécuta un atterrissage forcé. Il effectuait l'une des premières traversées transatlantiques est-ouest.

Pas très loin de Blanc-Sablon s'ouvre l'anse des Dunes.

Maintes familles domiciliaient à l'anse. En 1854, le père Pinet y érigea une chapelle.

Blanc-Sablon

Les Basques, espagnols et français, et les Bretons vinrent les premiers y faire la pêche.

Suivirent des Jersiais et des Terre-neuviens.

De grandes compagnies de Jersey investirent des capitaux importants. Pareillement la compagnie de Quetteville, et sur l'île au Bois, la maison Le Boutillier & Frères de Paspébiac.

Toutes ces compagnies employaient un très grand nombre d'ouvriers.

À Blanc-Sablon, se trouve le principal quai de la région. Tous les jours appareille puis mouille le traversier qui relie Blanc-Sablon à Sainte-Barbe (Terre-Neuve).

Pas très loin, à l'est du village, passe le 54^e méridien qui marque la frontière orientale de la province de Québec.



BLANC-SABLON

Vue sur l'hôpital de Blanc-Sablon, du côté de la mer. Des rochers, des marres d'eau, aucune végétation en vue ; pourtant dès qu'on entre dans le village, tout change. Les habitants ont su faire sur cette terre rude, un coin accueillant de vie.

Si l'on quitte Blanc-Sablon par la route aussitôt une colossale affiche où l'on peut lire: *Welcome in Newfoundland*, fixée sur une immense pierre, ramène à la réalité.

Si on continue, on arrive à L'Anse-au-Clair.

Dans cette région se succèdent plusieurs petites prairies, d'où sans doute l'ancien attribut de l'anse (en anglais: *Meadow Cove*).

En l'an mille, Leif Erickson hérite de son père Erick Thorvaldson, dit le Rouge, qui le premier mit pied à terre au Groenland en 982. Il quitte à son tour l'Islande, avec une seule embarcation, trente-cinq hommes d'équipage; ils atteignent le Labrador, déchargèrent pensant y découvrir des richesses. Déçus, ils redémarrèrent après avoir nommé l'endroit *Hulluland*, «terre du rocher plat».

Plus tard, d'autres se rendirent, s'avancèrent davantage et ils organisèrent dans l'anse au Clair une colonie viking importante.

Depuis plusieurs années, les archéologues fouillent ce sous-sol.

*
* *

Le docteur Camille Marcoux

On ne peut terminer l'histoire de cette région sans se remémorer la vie de ce jeune médecin qui

se dépensa avec altruisme et mourut tragiquement à la tâche.

Camille Marcoux naquit à Tête-à-la-Baleine, ce magnifique petit village de pêcheurs de la basse Côte-Nord, le 23 février 1930. Il était le fils d'Abraham Marcoux et de Marie-Anne Munger.

Ses premières classes à la petite école de son village prouvèrent son intelligence et surtout sa volonté d'apprendre et de réussir. Le père Labrie, qui deviendra ensuite évêque de la Côte-Nord, de concert avec ses parents, l'encourage à s'orienter vers des études supérieures.

Très jeune, à neuf ans, il intègre le pensionnat à Pointe-au-Père en Gaspésie; puis se retrouve au collège de Lévis, ensuite à Sainte-Anne-de-la-Pocatière et finalement à l'université Laval de Québec où après un stage à l'hôpital de Trois-Rivières, il décroche avec distinction son diplôme de médecine.

Depuis toujours, il opta d'exercer sa profession dans sa région natale, parfaitement conscient des conditions de vie. Il s'y prépare le mieux possible par un stage d'étude en chirurgie à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke.

Le 30 juin 1956, une année avant la fin de son stage d'étude, il épouse Claudette Perry de Sept-Îles. Leur mariage est béni par M^{gr} Labrie, à l'église Saint-Joseph.

En juillet 1957, il revient sur la Côte-Nord, prend logement à Blanc-Sablon, et dessert comme médecin, plus de cinq cents kilomètres de côte, soit de Kégashka jusqu'au Labrador.

Dans cette immense région qui ne dispose pas de route et qui rallie de nombreuses familles de pêcheurs éparpillées dans des villages ou en petits groupes sur le bord du fleuve et dans les nombreuses îles en bordure du Saint-Laurent, il visite la clientèle en canot, chaloupe, bateau, raquette, motoneige, avion et hélicoptère. Il répond à l'appel des malades, les soigne chez eux, les fait véhiculer, quand il ne les transporte pas lui-même, à l'hôpital de Harrington-Harbour et à celui de Blanc-Sablon qu'on lui doit.

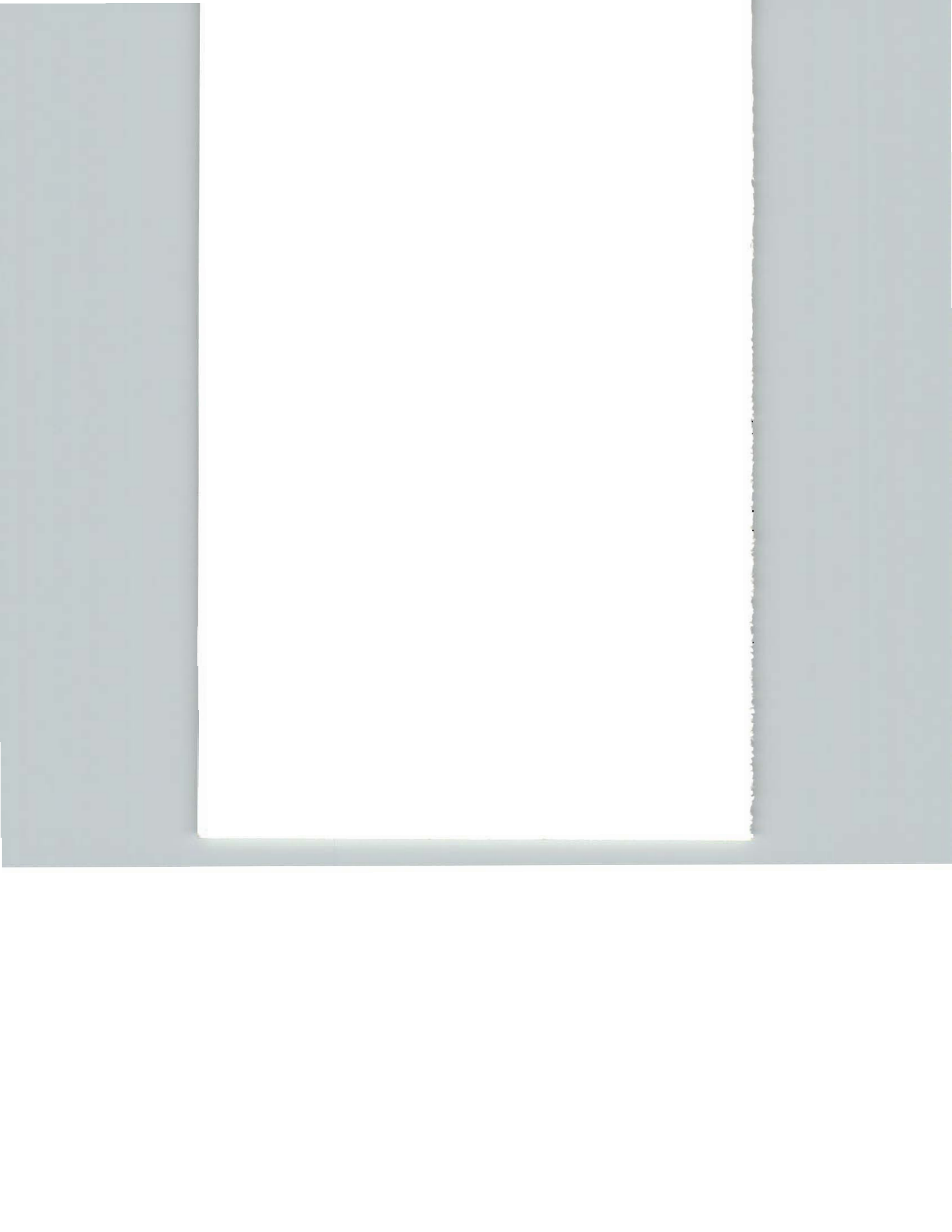
Comme médecin d'abord, mais aussi à bien d'autres titres, avec un dévouement jamais démenti, sans arrêt et dans des conditions difficiles, il a servi ses compatriotes.

Le vendredi 14 septembre 1972, un cas d'urgence le réclame à La Tabatière. La besogne accomplie, il remonte à bord de l'hélicoptère avec son épouse Claudette et une infirmière Diane Dupuis. Un arrêt de moteur précipite l'appareil dans le fleuve. Les trois passagers et le pilote trouvèrent la mort.

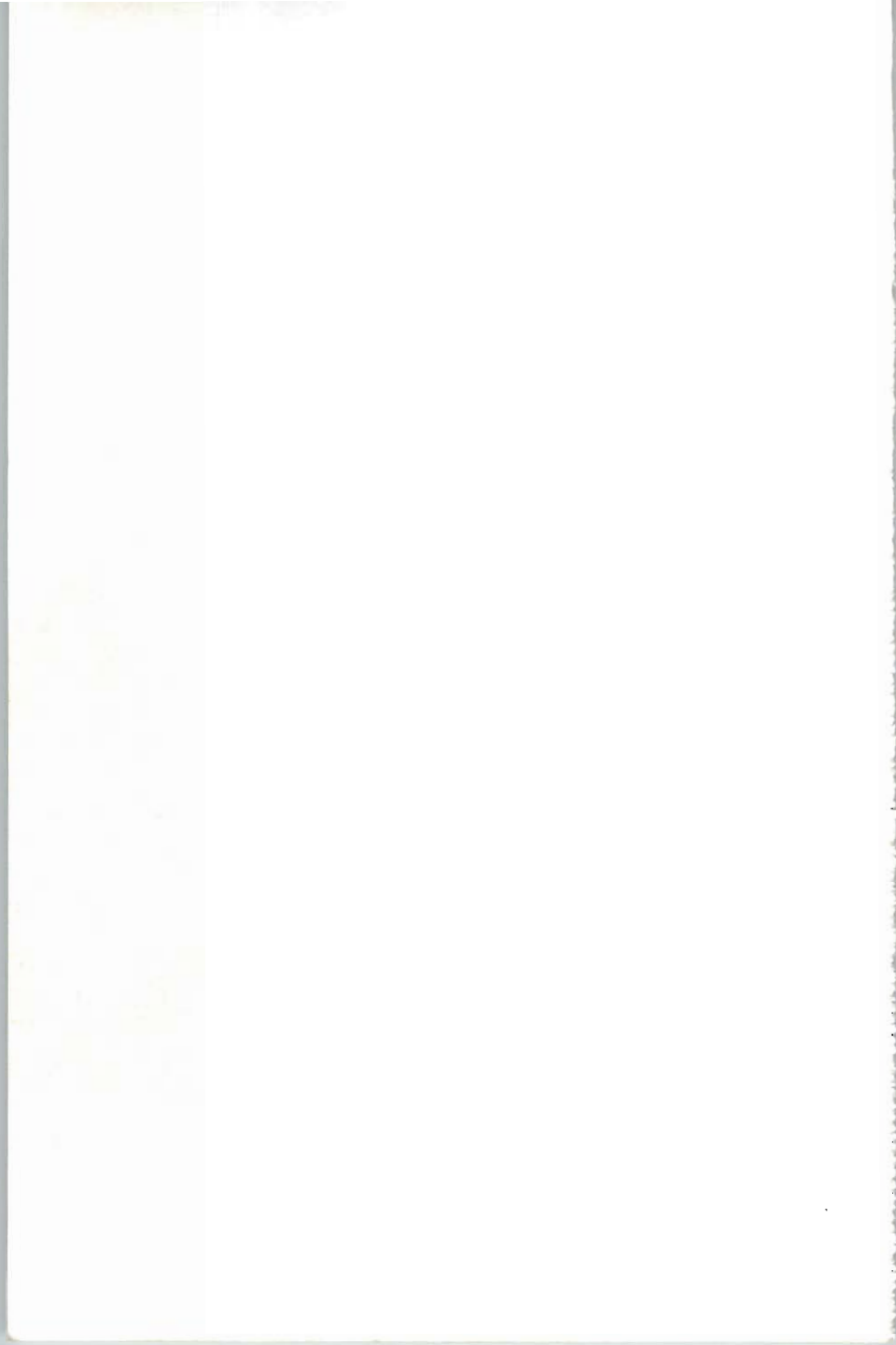
Trois enfants survivaient aux époux Marcoux.

Après son stage à l'hôpital de Sherbrooke, Camille Marcoux déclina l'offre d'un stage de spécialisation en Europe et l'assurance d'un poste très important et rémunérateur à Sherbrooke dès son retour.

Mais il avait promis à ses concitoyens de leur consacrer son savoir. Un contrat d'honneur le liait avec sa basse Côte-Nord natale: il l'a rempli de façon héroïque.



L'ÎLE D'ANTICOSTI





L'ANTICOSTI D'AUJOURD'HUI

Port-Menier a changé et il change chaque année: c'est le principal village de l'île. C'est ainsi qu'il nous apparaît du bateau quand, du large, l'on s'approche du quai. Une baie calme, très grande où s'alignent près de la grève de grandes et petites constructions, dont quelques maisons remontant au règne de Menier. *(Photo: Gracieuseté de Communication-Québec à Sept-Îles.)*



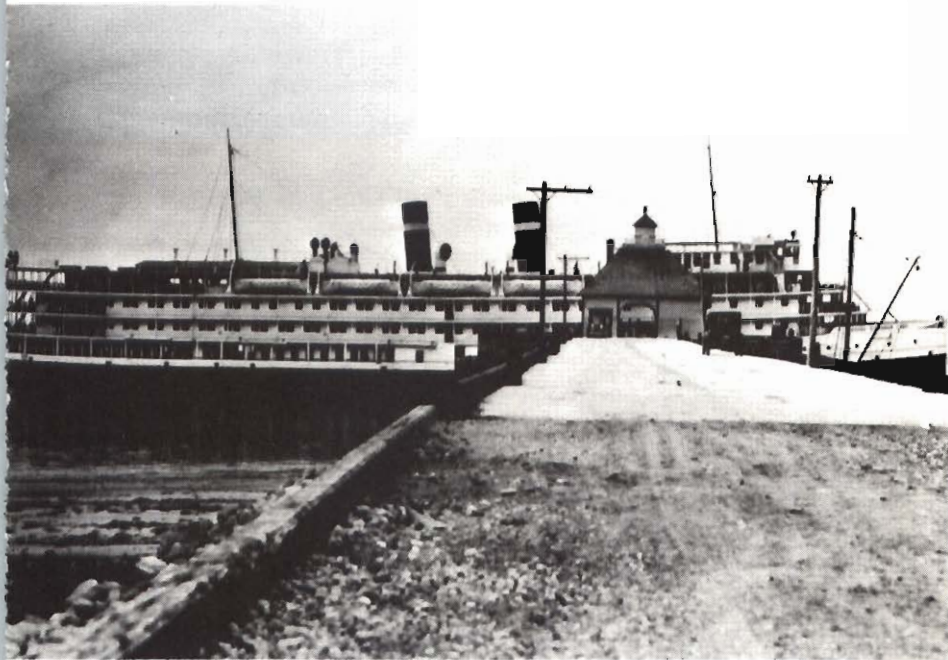
L'ANTICOSTI INABORDABLE

Le côté sud de l'île d'Anticosti est assez abordable: baies, plages, certains récifs qui s'allongent très loin à marée basse. C'est de ce côté qu'est le port de mer et c'est par ce côté que les petits bateaux ont un accès facile à l'île. Le côté nord, nord-est surtout, c'est l'île. Inabordable à cause de ses falaises coupées comme des murs: à certains endroits elles ont jusqu'à cent mètres de haut. (Photo: Archives de la bibliothèque municipale de Sept-Îles.)



L'ANTICOSTI FRANÇAISE

Le 16 décembre 1895, l'île d'Anticosti devenait française, non pas qu'elle était déclarée territoire français, mais elle devenait propriété d'un Français célèbre, le « roi du chocolat » : Henri Menier. Le principal village sera Port-Menier dans la baie Sainte-Claire, ancienne baie des Anglais. Les constructions sont modernes, de style français, et on y retrouve tous les services. *(Photo : Archives de la bibliothèque municipale de Sept-Îles.)*



JADIS... ANTICOSTI

L'Anticosti de Menier recevait de nombreux visiteurs, et pour cause. C'était un domaine important, royalement bien organisé pour le temps et le seigneur des lieux savait recevoir. Des bateaux de touristes s'y arrêtaient régulièrement. *(Photo : Archives de la bibliothèque municipale de Sept-Îles.)*

Cette croisière devrait normalement comprendre une visite à l'île d'Anticosti, quoiqu'un séjour prolongé sur cette île s'impose si on désire vraiment en admirer toutes les splendeurs et profiter un peu de sa riche nature.

Elle nous est aujourd'hui familière. Beaucoup d'auteurs se sont penchés sur Anticosti, ont raconté son histoire, parlé de ses mystères et loué ses beautés.

Je ne puis vous en donner la liste ici, mais pour bien la connaître je vous conseille le plus récent livre publié : *Anticosti*, par Charlie McCormick.

Pour vous permettre de compléter votre voyage, je vais essayer de vous en donner une idée.

Cette île très vaste couvre une superficie de 6 486 745 hectares. Elle fait 217 kilomètres sur 56.

Le terme Anticosti d'origine basque espagnole se traduit pour certains «avant la côte» et pour d'autres «rives inhospitalières».

En 1535, lors de son deuxième voyage au Canada, Jacques Cartier rasa les côtes de l'île et il la nomma: l'île de l'Assomption.

En 1680, elle devint propriété de Louis Jolliet; il y construit un fort où il se tenait l'été avec sa famille. En 1685, il y passe même l'hiver.

L'exploitation de la pêche surtout l'intéresse, mais il ne néglige point la culture des terres.

En 1826, elle passe aux mains d'une famille Forsythe de Québec qui amorce la culture et l'élevage des animaux de ferme.

En 1895, Henri A. Menier, le « roi du chocolat » en France, achète l'île au prix de 125 000 \$.

Il bâtit des maisons, développe l'agriculture, voit à l'organisation de la pêche et il importe des chevreuils.

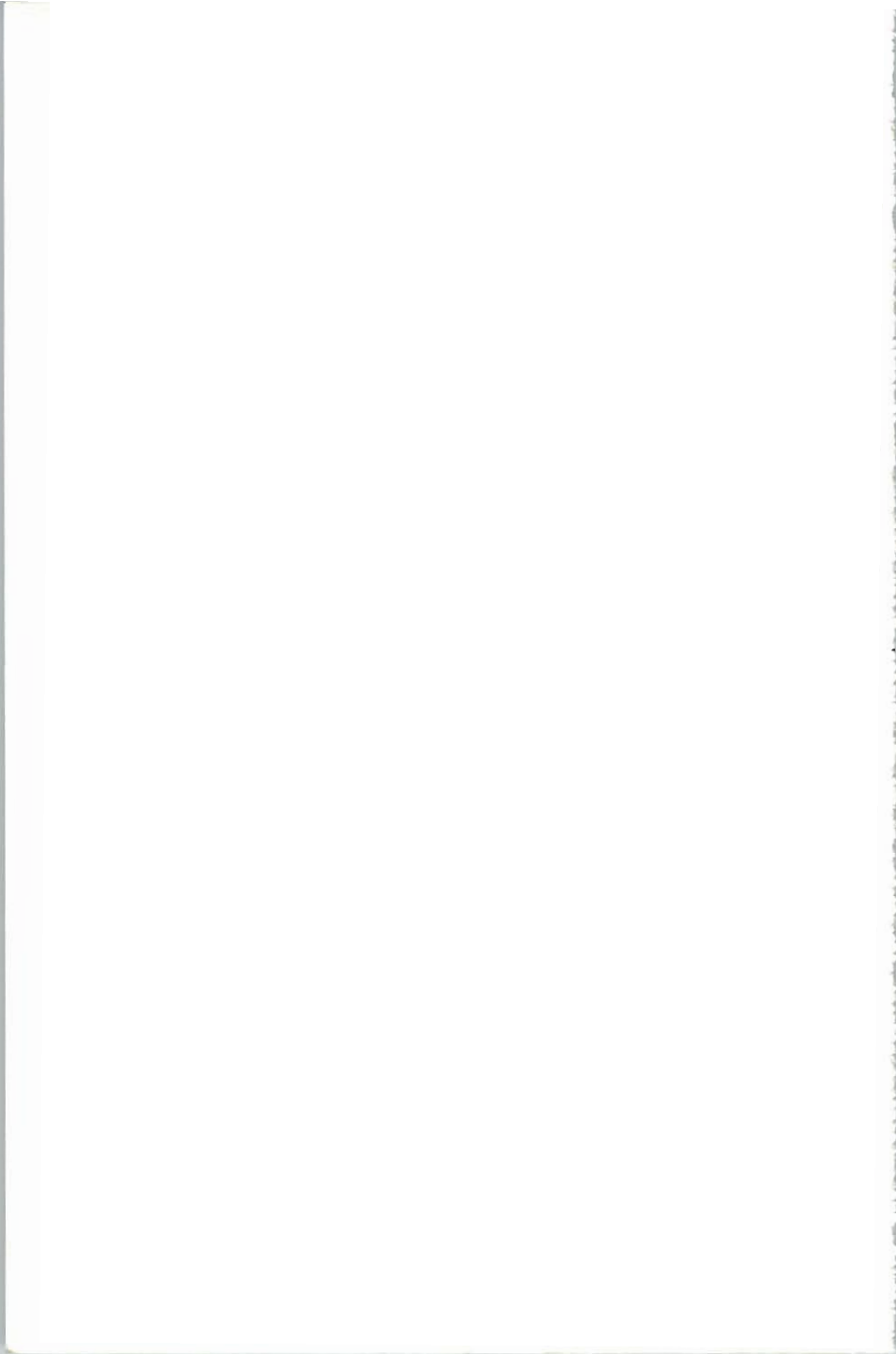
Il édifie un immense et élégant château près du village de Port-Menier. De France, il apporte des meubles luxueux de même que des toiles de maîtres et des tapisseries somptueuses et chaque année il engage des artistes, peintres et sculpteurs de France qui travaillent à la décoration de ce château.

En 1926, la Consolidated Bathurst Paper achète l'île du frère d'Henri Menier, Gaston Menier, pour la somme de 6 400 000 \$; un unique but l'anime, l'exploitation de la forêt.

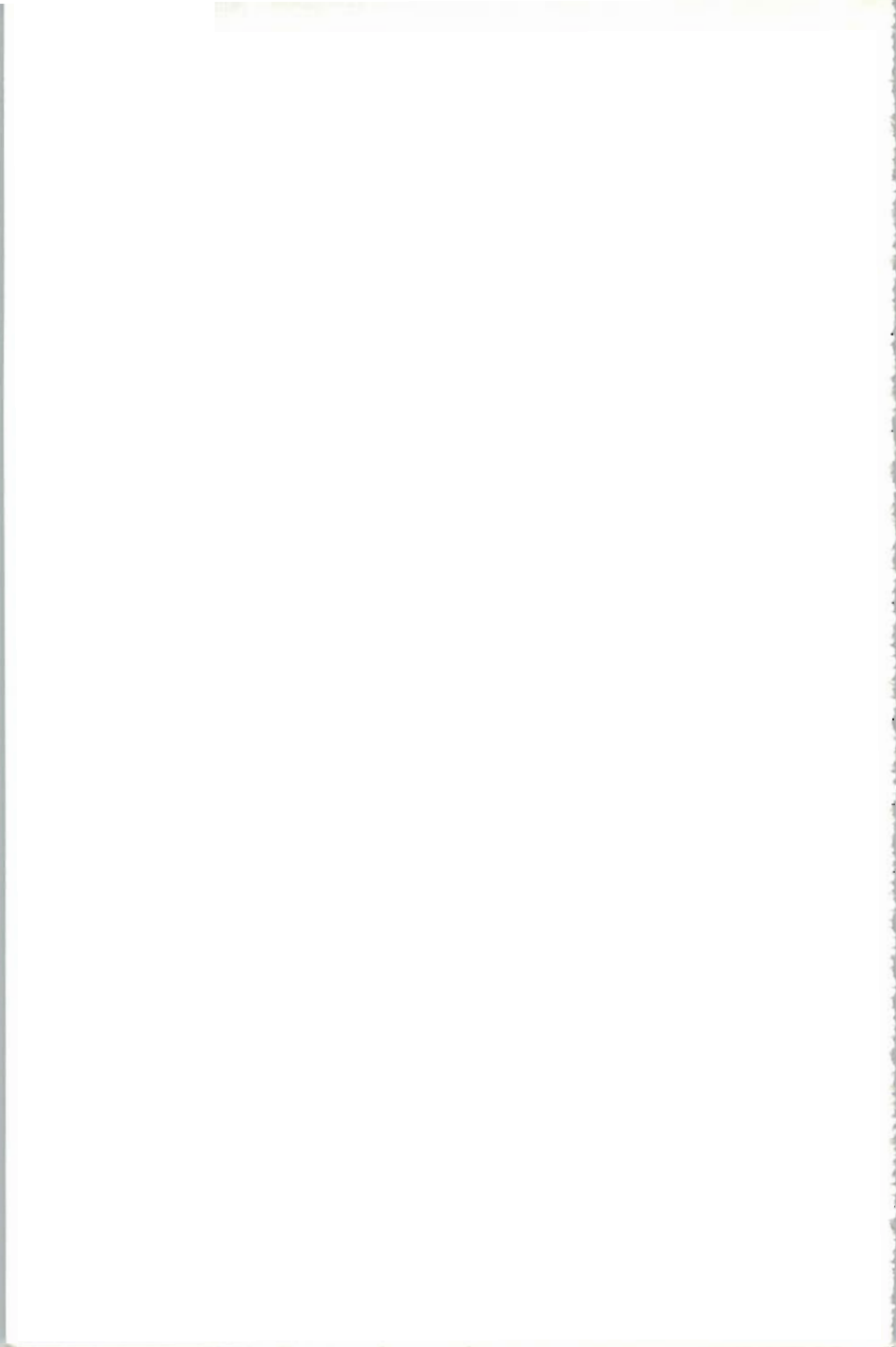
La culture est abandonnée. Le château déserté subit l'assaut des pillers et finalement brûle en 1959.

En 1971, la Compagnie arrête l'exploitation de la forêt dont la rentabilité se dissipe. D'ailleurs, en 1971, un fléau de chenilles, les « arpeuteuses de la bûche » s'abat sur une partie de l'île et les ravages prennent des proportions considérables. Tous les arbres atteints vont mourir.

Sur cette île, la nature a réuni des éléments extraordinaires: trente-deux belles rivières à saumons et à truites, un nombre incalculable de chevreuils, une merveilleuse chute (la chute Vau-réal) qui dévale soixante mètres de hauteur, une centaine de lacs, dont quelques-uns assez grands.



CONCLUSION



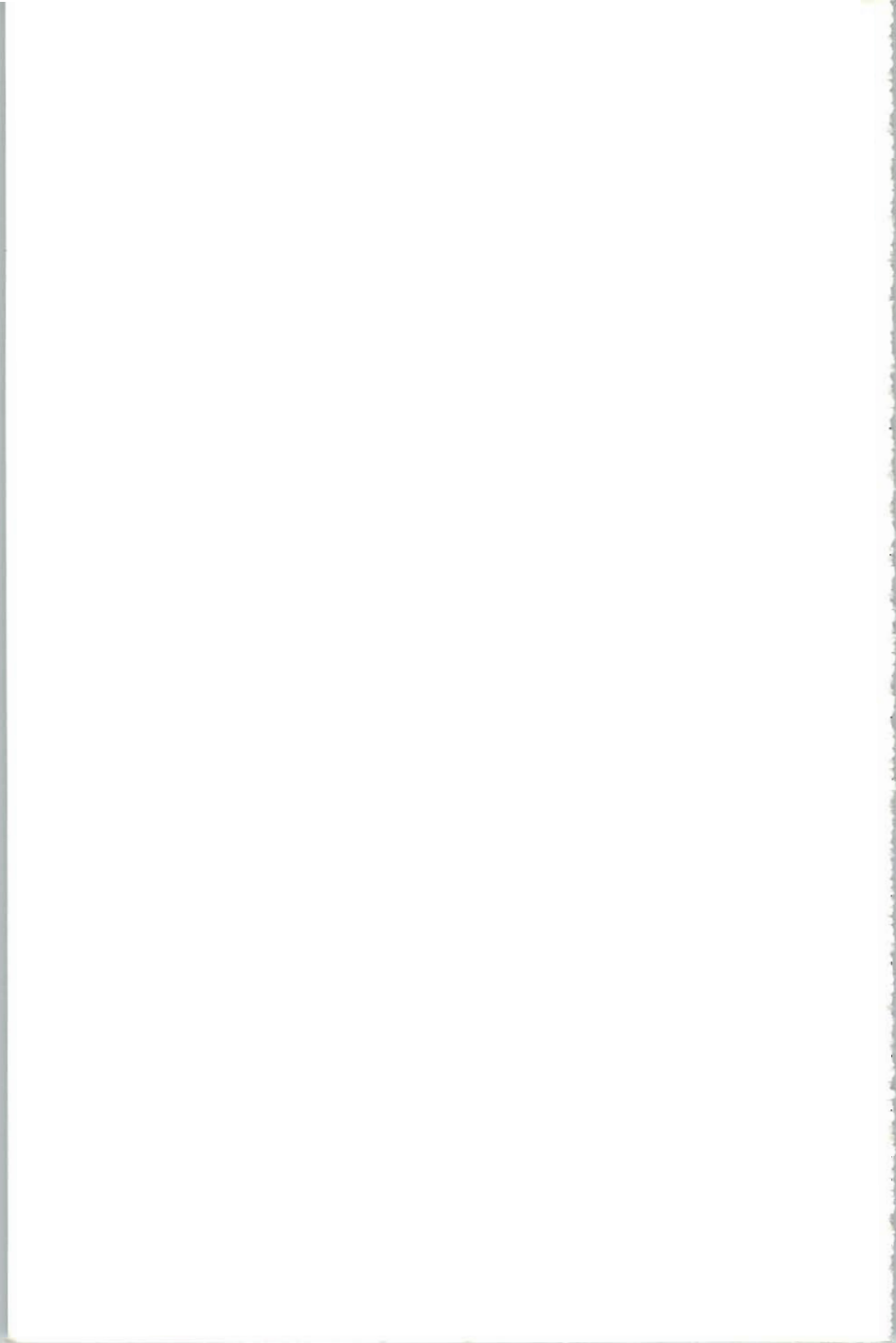
Ainsi se termine le voyage. Plusieurs localités, bien des rivières et de nombreuses baies, ont retenu l'attention, mais tout cela ne décrit qu'une partie*.

Cette partie de la Côte de Sept-Îles à Blanc-Sablon, s'étend sur 754 kilomètres de long. Elle se divise en 47 cantons et l'on retrouve dix grands archipels, dont l'archipel de Mingan pour la partie de Sept-Îles à Kégashka et neuf de Kégashka à Blanc-Sablon.

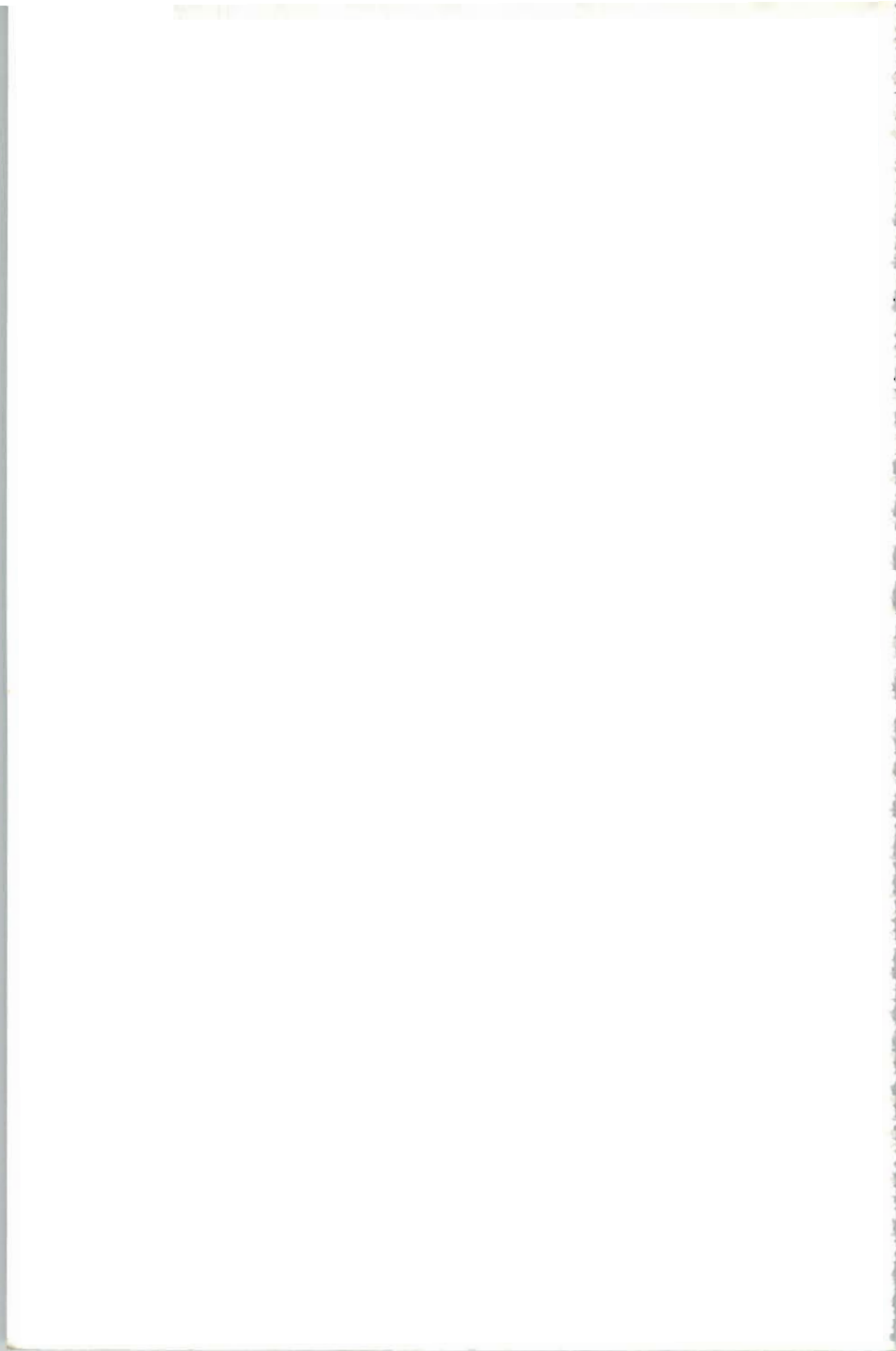
C'est donc des centaines et des centaines de noms, se rattachant à l'histoire, aux traditions et à tous ces hommes, découvreurs, aventuriers, marins, trappeurs, commerçants et autres qui ont visité et vécu dans tous ces différents endroits, qu'il faudrait énumérer si on désirait présenter une toponymie complète de la Côte-Nord.

On comprend que dans le cadre de cet ouvrage cela touchait l'impossible, et d'ailleurs là n'était pas le but.

* Pour une toponymie historique plus complète, voir: *De la pointe de tous les Diables au cap Grincedents*, de M^{gr} René Bélanger, Québec, Belisle, 1973.



BIBLIOGRAPHIE



L'auteur, en plus d'avoir consulté les archives de la bibliothèque municipale de Sept-Îles, s'est inspiré des ouvrages suivants :

BÉLANGER, René, *les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1971.

COMEAU, Napoléon A., *la Vie et les sports sur la Côte-Nord*, Québec, Garneau, 1945, 372 p.

GARNIER, P. Louis, *Du cométique à l'avion*, Québec, P. Larose Enr., Imprimeur, 1947, 297 p.

McCORMICK, Charlie, *Anticosti*, Saint-Nazaire-de-Charcotimi, Éd. JCL, 1979.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA CÔTE-NORD, *Bulletins trimestriels*.

TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France*, t. II: *le Comptoir, 1604-1627*, Montréal, Fides, 1966, 554 p.; t. III: *la Seigneurie des Cent Associés*, Montréal, Fides, 1966, 489 p.

— *Atlas de la Nouvelle France*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968.

VIGNEAU, Placide, *Un pied d'ancre*, Québec, 1969, 311 p.

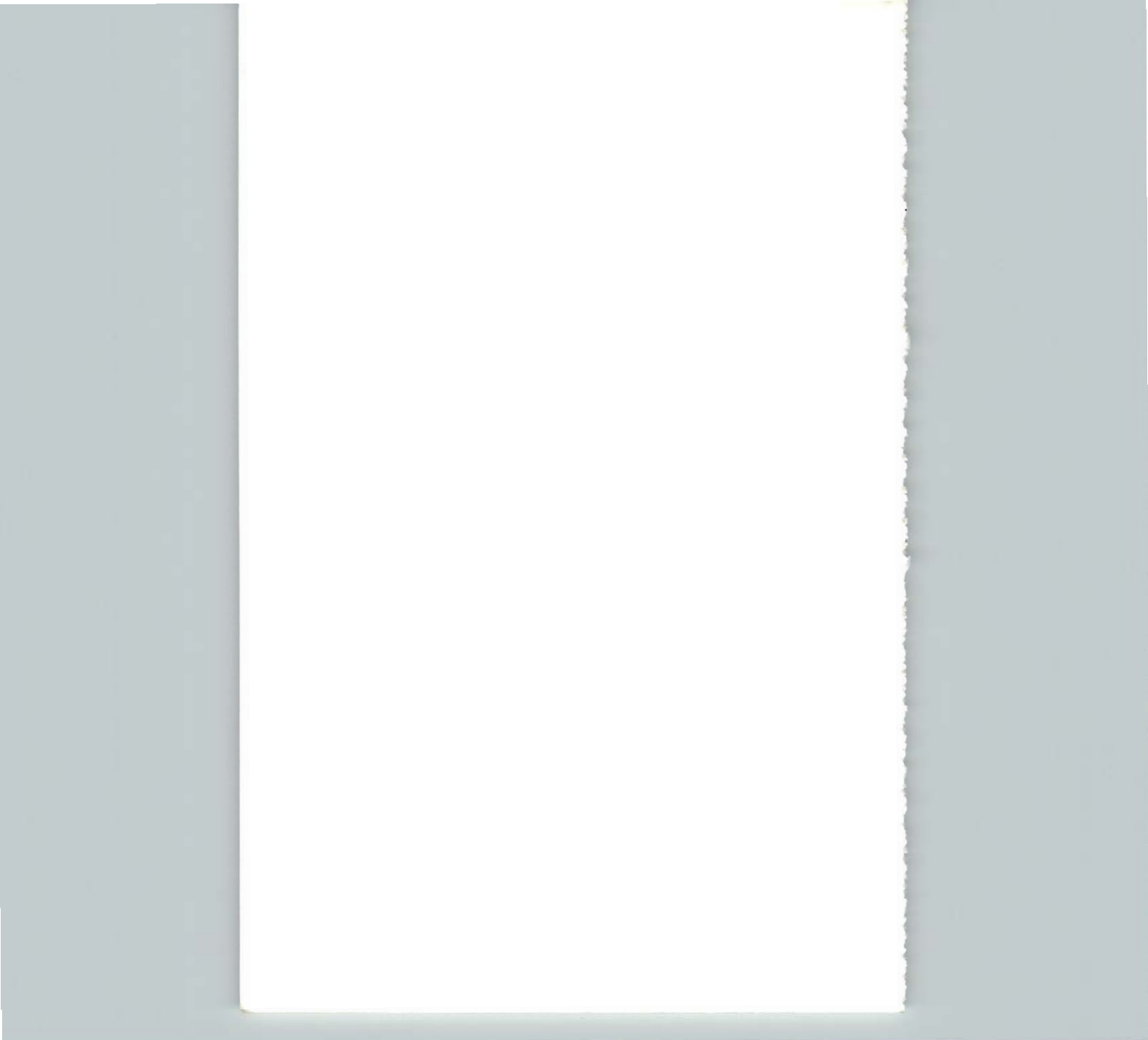


TABLE DES MATIÈRES



Une invitation	13
De Sept-Îles à Blanc-Sablon :	
La Côte-Nord que j'ai racontée	17
La grande aventure des communications	25
Par mer, vers la terre de Mingan	39
Terre de Mingan	53
La basse Côte-Nord	93
L'île d'Anticosti	145
Conclusion	157
Bibliographie	161

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DES ATELIERS
MARQUIS DE MONTMAGNY
LE 19 JUIN 1981 POUR
LES ÉDITIONS LEMÉAC INC.

Embarqué sur le *Copaco* du capitaine Cormier, l'auteur nous livre ses impressions à l'occasion d'un voyage en Minganie et en basse Côte-Nord: la seconde tranche d'un périple déjà amorcé de Tadoussac à Sept-Îles.

Chaque escale, chaque village côtier, chaque accident géographique donne lieu à un émerveillement et à une anecdote où la mer, les couchers de soleil, le vent, le sable et la brume forment la toile de fond.

Louis-Ange Santerre, conteur avantageusement connu à Sept-Îles depuis plusieurs années, nous invite à suivre, à rebours, les traces des premiers explorateurs de la côte nord du golfe du Saint-Laurent, de Sept-Îles à Blanc-Sablon.

Par voie d'eau, refaisant les voyages des Scandinaves, des Basques espagnols et français, de Cartier et de Louis Jolliet, l'auteur nous raconte aussi la vie des Inuit, des Montagnais et des premiers arrivants: mille ans d'histoire, de luttes et d'établissements difficiles sur ce qu'on a nommé la terre de Caïn.

Pour les habitants de la Côte: d'émouvants souvenirs, pour ceux qui ne la connaissent pas: une invitation à ne pas manquer.

LE MÉAL

*collection
guides historiques
et touristiques*

P. M.